

MOTAMOT^{n°9}

EDEN

Janvier 2026

MOTAMOT est édité par le
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Pour participer à l'aventure Motamot,
votre revue, merci de nous contacter :

cercleauteursnormands@gmail.com

Écrire, c'est exprimer... une
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Sommaire :

- L'Illiade et l'odyssée : suite
- La chanson de Rolland : suite
- Alexandre de Bernay : suite
- Maurice
- Marie
- Philippe
- Jean Michel Legaud
- Guy Aubrays
- Didier Colpin
- Danydeb
- miC H@l

Edito :

Vous trouverez les suites de vos
voyages chez Homère et l'Illiade et
l'Odyssée, dans la chanson de Rolland et
avec Alexandre de Bernay à la naissance
de notre Normandie,

Votre revue est le reflet de votre
diversité d'écritures, des pensées et des
déchirures des âmes

La liberté de lire ne doit pas censurer
celle d'écrire, alors nous publions aussi
des textes qui font réfléchir. La plume
épanche son sang pour soulager les
tortures de l'esprit.

L'*Iliade* (en grec ancien Ἰλιάς / *Iliás*, en grec moderne Ἰλιάδα / *Iliáda*) est une épopée de la Grèce antique attribuée à l'aède Homère. Ce nom provient de la périphrase « le poème d'Ilion » (ἡ Ἰλιάδος ποιήσις / *hē Iliádos poíēsis*), Ilion (Ἴλιον / *Ílion*) étant l'autre nom de la ville de Troie.

L'*Iliade* est composée de 15 693 hexamètres dactyliques et, depuis l'époque hellénistique, divisée en vingt-quatre chants. Le texte a probablement été composé entre -850 et -750, soit quatre siècles après la période à laquelle les historiens font correspondre la guerre mythique qu'il relate. Il n'a été fixé par écrit que sous Pisistrate, au VI^e siècle av. J.-C. Dans l'Antiquité, l'*Iliade* faisait partie d'un cycle épique, le cycle troyen, mais seules l'*Iliade* et l'*Odyssée* en ont été conservées.

(Source : <https://pegasus-pedagogie.web.ac-grenoble.fr/grec-lycee/extraits-homeriques>

Suite du dernier numéro et au prochain numéro)



L'Espace Homère présente outre les séquences habituelles au programme des textes isolés extraits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ce choix s'explique pour plusieurs raisons que nous présenterons rapidement ici.

1°) La lecture de textes homériques peut être une pratique régulière pendant les années d'apprentissage du grec aussi bien au collège qu'au lycée et cela selon un rythme souple qui n'est pas systématiquement celui d'une séquence complète. Il peut ainsi être envisagé de consacrer des moments dans les cours à la lecture de textes d'Homère.

2°) Le travail interdisciplinaire peut inviter l'élève dans une démarche personnelle ou le professeur à visiter quelques pages homériques, pour éclairer des références littéraires, par exemple, sans pour autant avoir le temps nécessaire pour l'étude d'une séquence.

3°) Il est important également que nos élèves, dans l'apprentissage de la langue, prennent pleinement conscience de l'évolution d'un système de langue et qu'en

conséquence ils ne soient pas étonnés de lire chez Homère des formes non attestées classiques...Cela nous semble moins déstabilisant si l'élève se confronte régulièrement à ces "particularités" qui n'en sont pas...

4°) La curiosité et le plaisir de lecteurs ne peuvent être mis en parenthèses et la lecture de ces légendes ou récits sont pour nos élèves autant de "récréations" dont on ne peut méconnaître l'importance et l'intérêt!

5°) Ces textes seront présentés de façon systématique selon le même schéma afin de créer chez l'élève des habitudes de travail qui peuvent être gérées en autonomie ou en semi-autonomie. Chaque extrait - fourni par le répertoire mis en ligne par les ressources HODOI- est accompagné d'une ou de plusieurs traductions. Une introduction est proposée ainsi qu'une fiche de vocabulaire, qui privilégie- de façon nécessairement subjective et donc critiquable!- une petite quinzaine de mots que l'élève peut mémoriser. Des points de grammaire sont abordés dans une fiche particulière selon les particularités de l'extrait. Un entraînement au commentaire est possible à partir de la fiche "Questions d'analyse" tandis que des pistes d'étude, des prolongements, des ressources iconographiques ou littéraires, des indications de sites à visiter ou des références bibliographiques sont indiqués dans la fiche "commentaire" . Enfin des exercices sont proposés: ils permettent la traduction du texte, la mémorisation du vocabulaire, l'assimilation des points morphologiques ou syntaxiques abordés, l'entraînement à l'exercice de version, de thème, ou de commentaire. La mémorisation de vers pourra aussi être proposée afin de permettre à l'élève d'avancer plus aisément dans la lecture régulière de textes...

Il est essentiel enfin que chacun puisse s'exprimer et ces pages ne peuvent vivre que si elles sont exploitées... aussi est-il important que l'échange en soit l'un des moteurs. N'hésitez pas à exprimer vos avis, vos remarques et vos désirs...Merci d'avance!

Que ces pages puissent contribuer à donner à nos élèves le goût et le plaisir de la lecture de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*!

Pour lire le texte dans son contexte

τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Πολίτης ὄρχαμος ἀνδρῶν,
ὅς μοι κήδιστος ἐτάρων ἦν κεδνότατός τε.
"ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποικομένη μέγαν ἰστὸν
καλὸν ἀοιδιάει, δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν,
ἢ θεὸς ἢ γυνή. ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον."
"ὥς ἄρ' ἐφώνησεν, τοῖ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
ἢ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινὰς
καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες ἀδρεΐησιν ἔποντο·
Εὐρύλοχος δ' ὑπέμεινεν, οἰσάμενος δόλον εἶναι.
εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε,
ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρόν
οἶνω Πραμνεῖω ἐκύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτω
φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοῖατο πατρίδος αἴης.
αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
ράβδῳ πεπληγυῖα κατὰ συφεοῖσιν ἐέργυν.
οἱ δὲ συὼν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὥς τὸ πάρος περ.
ὥς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο, τοῖσι δὲ Κίρκη
πάρ ρ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπὸν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
"Εὐρύλοχος δ' αἶψ' ἦλθε θεοῖν ἐπὶ νῆα μέλαιναν
ἀγγελίην ἐτάρων ἐρέων καὶ ἀδευκέα πότμον.
οὐδέ τι ἐκφάσθαι δύνατο ἔπος ἰέμενός περ,
κῆρ ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος· ἐν δὲ οἱ ὄσσε
δακρυόφιν πίμπλαντο, γόνον δ' ὠίετο θυμός.

La formation du superlatif:

κεδνότατός, Le suffixe *τατός* est employé pour mettre l'adjectif masculin au superlatif; on emploiera le suffixe *τατή* pour le féminin et *τατόν* au neutre.

La proposition infinitive:

Comme en latin des propositions COD de verbes de déclaration, de pensée, de sentiment s'expriment de façon très usuelle ainsi: le verbe de la proposition subordonnée est exprimé à l'infinitif tandis que son sujet et les mots qui s'accordent avec lui passe à l'accusatif.

οἰσάμενος [δόλον εἶναι]

a) *δόλον*, est sujet de *εἶναι*; à l'intérieur de la proposition infinitive dépendant de *οἰσάμενος* il se met donc à l'accusatif.

b) *εἶναι*, est le verbe de la proposition subordonnée dépendant de *οἰσάμενος*, il s'emploie donc à l'infinitif [ici présent]

Le participe accompagné de *περ* ou *καίπερ*

Un participe accompagné ou non de *περ* ou *καίπερ* peut prendre une valeur concessive. Il peut alors être traduit par une proposition subordonnée de concession en français.

ἰέμενός περ

Pour lire le texte dans son contexte

Le premier qui parla fut Politès, le meneur de guerriers, le plus sensé de mes compagnons et le plus cher à mon cœur : « Amis, il y a là-dedans quelqu'un qui tisse à un grand métier et fait entendre un beau chant, dont tout le sol résonne; est-ce une déesse ou une femme? Crions, sans tarder. » Il dit, et les autres de crier en appelant. Elle sortit aussitôt, ouvrit la porte brillante, les invita. Et tous suivirent, dans leur folie. Mais Eurylochos resta; il avait deviné une ruse. Elle les fit entrer et asseoir sur des chaises et des fauteuils; puis elle battait le fromage, la farine d'orge et le miel vert dans le vin de Pramnos, et dans leur coupe elle mêlait de funestes drogues, pour leur faire perdre tout souvenir de la terre paternelle. Quand elle leur eut donné le breuvage et qu'ils eurent tout bu, elle les frappe de sa baguette et va les enfermer aux stalles de ses porcs. Des porcs, ils avaient la tête, la voix, les soies, le corps; mais leur esprit était resté le même qu'auparavant. Ainsi, ils pleuraient enfermés, et Circé leur jetait à manger farines, glands, cornouilles, la pâture ordinaire des cochons qui couchent sur le sol. Eurylochos revint vite au noir vaisseau rapide apporter des nouvelles de ses compagnons et de leur triste sort. Il ne pouvait prononcer aucune parole, malgré son envie, tel était le chagrin qui étreignait son cœur. Ses yeux étaient remplis de larmes et son cœur ne savait que gémir.

Vocabulaire :

ὁ ἀνὴρ, ἀνδρός, l'homme

φίλος, η, ον, ami, cher,

μέγας, μεγάλη, μέγα, grand

ἡ γυνή, γυναικός, la femme

ἡ θύρα, ας, la porte

ὁ δόλος, ου, la ruse

ὁ σῖτος, ου, le blé, le pain

ἡ κεφαλή, ῆς, la tête

ἡ φωνή, ῆς, la voix

μέλας, αινά, αν, noir

ὁ θυμός, οῦ, l'âme, le cœur

Premiers écrits en normand

Histoire de la langue normande

HISTOIRE DU LOCEIS/PRECHI

SOURCE FALE : [HTTPS://WWW.FALE-NORMANDIE.FR/ACCUEIL-FALE-NORMANDIE-LANGUE-NORMANDE/HISTORIQUE-DE-LA-LANGUE/](https://www.fale-normandie.fr/accueil-fale-normandie-langue-normande/historique-de-la-langue/)

Tirant ses racines du latin, le normand fait partie des langues dites d'oïl mais il n'est en aucun cas un dérivé du français. Au XIIe siècle, les premiers romans sont écrits à la cour des ducs de Normandie par des Normands et... en normand. On peut citer par exemple le Roman de Brut et le Roman de Rou du Jèrriais Wace, ainsi que la Chanson de Roland, le Roman du roi Arthur, qui furent écrits en partie en Normandie tout comme le Roman de Renart dont l'un des auteurs connus est Richard de Lison. Dès le Moyen Age, la production littéraire normande se montre très prolifique tandis qu'à Paris, aucune œuvre en français ne remonte au-delà du XIIIe s. car on y écrivait alors en latin et non pas en langue vernaculaire, c'est-à-dire dans la langue parlée à l'époque par le peuple. Ce n'est qu'au fil des siècles, dans un Etat au pouvoir de plus en plus centralisateur que le français s'imposa face aux langues régionales. Avec François Ier, le français devient en 1539 la langue officielle du droit et de l'administration, en lieu et place du latin. Lors de la Révolution française, le décret du 2 thermidor An II impose le français comme seule langue de toute l'administration. Plus tard, l'industrialisation et l'exode rural, l'école obligatoire en français, la guerre 1914-18, le mépris généralisé de la bourgeoisie donnent peu d'espoir pour maintenir ce qui est alors considéré comme un patois, c'est-à-dire « une langue socialement déchuée et considérée comme inférieure, méprisée par les citadins ».

Tous ces éléments ont conduit à une dévalorisation du normand, peu à peu considéré comme une déformation du français, et même à sa quasi-interdiction diligentée par les « hussards noirs de la République », c'est-à-dire par les professeurs qui ont réprimé l'emploi du normand par leurs élèves quand bien même il s'agissait de leur langue maternelle.

Source : <http://lachansonderoland.d-t-x.com/pages/FRpage02A.html>



La chanson de Rolland en Anglo-normand

Suite du précédent numéro et suite dans le prochain

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_de_Roland/Joseph_B%C3%A9dier/La_Chanson_de_Roland/Bilingue/001-050

Li reis Marsilie out finet sun cunseill,
Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz.
80Branches d'olive en voz mains portereiz,
Si me direz a Carlemagne le rei
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.
Ja einz ne verrat passer cest premer meis
Que jel sivrai od mil de mes fedeilz,
85Si recevrai la chrestiene lei,
Serai ses hom par amur e par feid.
S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plaît en avreiz. »

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
90Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles, ki France ad en baillie :
Nes poet garder que alques ne l'engignent.

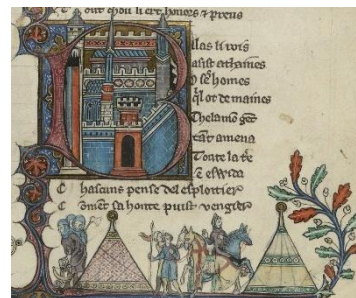
Li empereres se fait e balz e liez :
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatied ;
Mult grant eschech en unt si chevaler
100D'or e d'argent e de guarnemenz chers.
En la citet nen ad remés païen
Ne seit ocis u devient chrestien.
Li empereres est en un grant verger,
Ensembl' od lui Rollant e Oliver,
105Sansun li dux e Anseïs li fiers,
Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner,
E si i furent e Gerin e Gerers ;
La u cist furent, des autres i out bien :
De dulce France i ad quinze milliers.
110Sur palies blancs siedent cil cevaler,
As tables juent pur els esbaneier
E as eschechs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger.
Desuz un pin, delez un eglenter,
115Un faldestoed i unt fait fut d'or mer :
La siet li reis ki dulce France tient.
Blanche ad la barbe e tut flurit le chef,
Gent ad le cors e le cuntenant fier :
S'est kil demandet, ne l'estoet enseigner.
120E li message descendirent a pied,
Sil saluerent par amur e par bien.

LE roi Marsile a tenu son conseil. Il dit à ses
hommes : « Seigneurs, vous irez. Vous
porterez des branches d'olivier en vos mains,
et vous me direz au roi Charlemagne qu'au
nom de son Dieu il me fasse merci ; qu'il ne
verra point ce premier mois passer que je ne
l'aie rejoint avec mille de mes fidèles ; que je
recevrai la loi chrétienne et deviendrai son
homme en tout amour et toute foi. Veut-il des
otages, en vérité, il en aura. » Blancandrin
dit : « Par-là vous obtiendrez un bon accord. »

MARSILE fit amener dix mules blanches,
que lui avait envoyées le roi de Suatille. Leurs
freins sont d'or ; les selles serties d'argent. Les
messagers montent ; en leurs mains ils
portent des branches d'olivier. Ils s'en vinrent
vers Charles, qui tient France en sa baillie.
Charles ne peut s'en garder : ils le tromperont.

L'EMPEREUR s'est fait joyeux ; il est en belle
humeur : Cordres, il l'a prise. Il en a broyé les
murailles, et de ses pierres abattu les tours.
Grand est le butin qu'ont fait ses chevaliers,
or, argent, précieuses armures. Dans la cité
plus un païen n'est resté : tous furent occis ou
faits chrétiens. L'empereur est dans un grand
verger : près de lui, Roland et Olivier, le duc
Samson et Anseïs le fier, Geoffroi d'Anjou,
gonfalonier du roi, et là furent encore et Gerin
et Gerier, et avec eux tant d'autres : de douce
France, ils sont quinze milliers. Sur de blancs
tapis de soie sont assis les chevaliers ; pour se
divertir, les plus sages et les vieux jouent aux
tables et aux échecs, et les légers bacheliers
s'escriment de l'épée. Sous un pin, près d'un
églantier, un trône est dressé, tout d'or pur : là
est assis le roi qui tient douce France. Sa barbe
est blanche et tout fleuri son chef ; son corps
est beau, son maintien fier : à qui le cherche,
pas n'est besoin qu'on le désigne. Et les
messagers mirent pied à terre et le saluèrent
en tout amour et tout bien.

Les premiers écrits en normand



Alexandre de Bernay (vers 1185)

Alexandre de Bernay, dit aussi « Alexandre de Paris¹ », né vers 1150 à Bernay et mort vers 1190, est un écrivain normand.

Alexandre commença à se faire connaître avec *Élène*, mère de Saint Martin, Brison ainsi que le roman d'Atis et Porphyrias qu'il affirme avoir traduit du latin. Il continua également, de pair avec Thomas de Kent, l'œuvre commencée notamment par Albéric de Pisançon et par Lambert le Tort (*Li Romans d'Alixandre*), traduite ou plutôt inspirée de Quinte-Curce, de la vie du conquérant macédonien faussement attribuée à Callisthène et de l'*Alexandriade* de Gautier de Châtillon. Le succès durable de ce texte contribua à celui du vers dodécasyllabe qui fut, de là et à partir du XV^e siècle, nommé alexandrin.

Suite du dernier numéro et suite dans le prochain

Source : <https://www.arretetonchar.fr/wp-content/uploads/2013/IMG/archives/Francais/Textes/Alexandre%20de%20Bernay,%20Le%20roman%20d%27Alexandre.pdf>

Puis li fu sa bonne oeuvre a grant mal revertie,
Car la mauvese gent, qu'ele avoit enhaïe
Et de qui el n'avoit soulaz ne compaignie,
L'orent en traïson de maldire aqueillie,
Distrent qu'ele fesoit de son cors lecherie,
Ne gardoit pas sa foy qu'ele ot le roy plevie,
Car a pïeur de lui se connoissoit amie
Et de cors et d'avoir li otriolt partie.
Autresi sont encor li garçon plain d'envie;
N'est dame, se tant fet qu'ele se jeut ne rie
Ne moustre biau samblant, qu'el ne soit envaïe.
Qui mal leur quiert a tort, Damedieus les maudie.
De bouches mesdisans est la meison emplie
Ou li deables regne o sa grant ost banie,
Car li siecles est plains de grant losengerie,

Si ne commence or pas, ainz muet d'ancesserie.
 La roïne le sot, qui mout en fu leïdie,
 Car neïs de l'enfant distrent il vilanie,
 Que il estoit bastars, nez par enchanterie.
 El tans que il fu nez, si com l'istoire crie,
 Ert uns hom en la terre plains de mout grant boisdie,
 Naptanabus ot non en la terre arrabie;
 A nestre aida l'enfant, que que nuz vous en die,
 Qu'il fu nez pres du point qui done seignorie.
 Et s'il eüst un poi ceste nuit devancie,
 Qu'il fust nez en l'espace que il avoit choisie,
 Ne fust mie si tost sa proëce fenie
 Ne par venin mortel la seue euvre acomplie,
 Plus regnast longuement et plus eüst baillie.
 Molt fu li varlés larges et preus de toutes riens;
 Qui du sien li rouva, du veer ne fu riens,
 Car de lui commença li donners et li biens.
 Il conquist les Hermins, Persans et Suriens
 Et la gent d'Oriant et les fiers Indïens,
 Ceuls d'Aufrique, les noirs et les Egypciens
 Et ceus de Babiloine après les Tyriens;
 Ce conte l'escripture touz li mondes fu siens.
 Après sa mort le dist Cesaires Juliens
 Que ce fu touz li mieudres des princes terriens.
 [1.1] Grant joie vint en Grece le jour que il fu nez.
 Ja estoit touz li siecles ainsi anïentez
 Et donners refroidiez et creüe avertiez,
 Avarices estoit en si haut bruit montez,
 Qui avoit le tresor, ja mes ne fust mostrez,
 Ainz ert sempres en terre et repoz et boutez;
 Encore en a en terre cinc cens somiers troussez
 Que ja mes ne sera ne veüz ne trouvez.
 Mes puis fu par le roi mains tresors effondrez
 Et aus frans chevaliers departis et donnez
 Par qui prist les chastiaus et brisa les citez,

Dont fu par tout le mont rois et sires clamez.
Et puis en fu Porus griement aresonnez
Seur l'eve de Caulus ou il fu encontrez;
A plus de vint mile homes i ot les chiez copez
Et li siens cors meïsmes retenuz et matez.
Mout fu fiers Alixandres et hardis ses penssez,
Que se nuz li moustra ne orguel ne fiertez,
Onques nel pot guerir chastiaus ne fermetez
Que il nel suivist tant qu'il fust desiretez;
Mes ançois qu'il eüst quarante jorz passez,
Fu ses cuers de noblece ainsi enluminez
Onques sers de put ere ne devint ses privez,
Mes a la franche gent volt fere touz lor sez;
Vilaine ne ancelle nel pot servir a grez.

L'enfance d'Alixandre fu mout gentil et belle,
Biau samblant fet et rit a chascun qui l'apele,
Onques nel pot servir vilaine ne ancelle,
Ainz le couvint touz jorz nourir une pucele,
Et d'une franche dame aletoit la la mamelle.
Desci en Ocident en ala la nouvelle,
Mes nus hom ne l'ot dire, qui la merveille espelle,
Qu'il ne cuit, s'il vit tant qu'il puist monter en selle,
Que ce ert Alixandres, qui tout le mont chadelle,
Tout avra desouz lui, com faus la tourterelle.
Quant li roys Alixandres fu nez en icel jour,
Avoec lui furent né trente fuiz de contour
Qui furent gentil homme et bon conquereour;
De la terre de Gresce estoient li plusour
Et tuit li autre estoient gentil Macedonour.

Cil soffrirent o lui mainte ruiste dolour
En la terre eschaudee ou onques n'ot froidor,
Touz jorz vesquirent d'armes, itel fu lor labor.
Par ceus et par les autres conquist il mainte honor,

Car de par toute terre le tint on a seignor.
En l'aé de cinc ans, ce conte l'escripture,
Se dormoit Alixandres en un lit a peinture;
D'un chier paile a orfroiz estoit la couverture,
De martrines dedens estoit la forreüre.
La nuit sonja un songe, une avison obscure,
Qu'il manioit un oef dont autres n'avoit cure,
A ses mains le roloit par mi la terre dure,
Si que li oés brisoit par mi la paveüre;
Uns serpens en issoit d'orgueilleuse nature,
Onques hom ne vit autre de la seue figure;
Son lit avironnoit trois foiz tot a droiture,
Puis reperoit arriere droit a sa sepouture,
A l'entrer cheoit mors, ce fu grant aventure.
Quant li chambellens vit qu'Alixandres s'esveille,
Effreez de son songe, qu'il ne dort ne someille,
Ses garnemens li donne, gentement l'apareille,
Et quant il fu vestuz, a Phelippe conseille.
Quant li rois l'entendi, durement se merveille;
La ou il sot sage homme jusqu'a la mer Vermeille
Pour espondre le songe ses messages travaille.

Phelippes a mandé la sage gent lointiegne,
Les bons devineours fet querre par le regne,
Devins et sages clers communalment amene;
Premiers i est venus Aritotes d'Ateine.
Quant furent assamblé, une chambre i ot plene.
Tout le songe leur conte et chascuns d'els se peine
De respondre par sens bonne reison certaine.

Maurice Fichet

<https://www.auteursnormands.com/mauricefichet>



Passaer souos la perque

« Vuule file, vuule guenile, vuus garçoun, vuus cochoun ! » Quaund qu'i prend de l'âge eun bouonhoume deit pensaer s'établly, sus eune position eun bouonhoume tout seu ch'est paé grand dettié, i li fâot eun eune fome pour li t'ni sen ménage, li faire à mouogi, approprier sen linge, traire et s'otchupaer des viâos et, à vingt-chinq auns, les files ount les pyids jâones et ol ount byin poue de restaer sus le pot !, il est grand temps de trachi quiqu'eun ! Coume qui faire ? Aotefeis, iyoù que les garçons et les files se veyaient ? Et byin : mais qu'il 'taient de neuiche, il 'taient coupllis. A la faête du sant patroun de la coumeune, eun touo de monège sus les ch'vaos de brounze ou byin sus les évalingueus et i quemenchaient à s'amignonnaer, lus gens étaient paé ampraès yeus à les surgui. A la parcie itou, ampraès les corvaées d'houneu et pis les gâs allaient aindyi les triolettes à halaer sus les broquettes. I se prêchaient mais qu'i se racachaient tcheu yeus, byin abriés dauns les vuules caches. Si i se cordaient byin, i fallait pas mens en prêchi à lus gens, parfeis, ch'était toute eune abrelingue et d'aoqu'euns enviaient eune brouetteuse ou eun hardouin pour taffetinaer à lus pllèche et pour veî si cha allait s'acaunchi coume i fâot. Le gâs s'n allait faire sa demaunde : quaund que ch'était des gens de la hâte, i se jorait en dinmaunche, couéffait sen capé à mouogi de la chai et coulait ses gaunts fouore de crabe. Les pouores gens, yeus, s'appropriaient eun miot et, où sei, ampraès lus jouornaée ou byin le dinmaunche ampraès les vêpres... Dauns d'aoqu'euns triges, devaunt que de toqui à l'hus, no counaissait la répounse : si le balai en bouolard était fiqui à dessens, les braunques en hâot, à la carre de l'hus, ch'était casuel. Si, dauns la chimnaée, le câodroun était paé ahoqui à la crémillie no pouvait artroussaer pignole, ch'était paé la penne de prêchi de ryin, no pourrait prêchi du temps qu'était paé byin poussaunt, des vaques qu'avaient la cocotte, paé la pone de prêchi d'âte sei, le pouore pétiot s'en artouornerait tut vénaunt, le pè'e dounnerait paé sen assentement ! Si le pè'e était d'évenue, les jannes pouvaient se hauntaer. Il avaient pus besouen de se muchi pour se veî.

Achteu maisi s'en venaient les accordâles, ch'était parfeis byin du tintouin, les déeus familles sount priées à soupaer tcheu la file. Le futur bâle eun teur à sa bouone amin et ch'est dreit lo que quemenche le haricotage : fâot s'établly coument que vos allaez sousaer vote file ? Alouos li bailli eune vaque ? Déeus vaques ? Eune trie cochounyire ? Eune gerche ? Eun cllos ? Justinèment vous Godfreiries sount à tchu

battaunt d'aveu la pyiche que je m'en vas bailli à men gâs, cha ferait rassemblli des barryires ! Voute file est-a byin attrousselaée ? Byin chentaée ? La file avait passae byin des seiraées à brodaer des doublliyis et à coôte ses hardes, i li enniait paé padaunt les villies ! Ch'était où bouonhoume d'apportaer le lyit et la file s'otchupait de l'ormouère. Sen pè'e, quique temps ampraès sa naitetaé, avait foutu bas eun bião quêne et, devaunt qu'o se maddie, le menuisi de l'endreit avait féchounaé eune joulie ormouère byin estchultaée : du raisin, des bôquets et des ouésiâos qui se bèquent dauns eun bingot sus les portes, la corniche et la tirette du bas. Devaunt les neuches, no passait tcheu le tabellioun pour merqui le countrat. Les pouores gens itou faisaient eun countrat no merquait jusqu'és hardes qu'il avaient su le tchu ! Dauns des coups qu'i se seraient débraguis, chaqueun arpartait d'aveu sen miot de fait. Et si yeun devenait veuvy, si y'avait paé de quenales, le byin artouornerait dauns la famille !

Achteu maisi, fallait termaer eun jouo d'aveu la mairerie, faire les duplicatas de naitetaé pour yête pendu et d'aveu le tchué pour passer sous la perque. Et cha faisait paé quitte, fallait s'n'allaer prier les gens de neuche, où sei, ampraès l'ouvrage de la jouornaée. Coume de juste, les futurs avaient d'aveu yeus, le p'tit frè'e ou la p'tite soeu, dauns des coups qu'i seraient prins d'idée de faêtaer la Panecoôte devaunt Pâques !

Le grand jouo se troue, cha deit paé yête eun vendredi, paé in'tou padaunt le quérême rapport qu'i fâot faire maigue, le meis de mai était paé bouon in'tou, (ch'était le meis des cats) mais lo, le tchué y'était pour ryin ! Les basses et les domestiques se maddiaient ampraès la louerie, (la grand Sant Pyirre tcheu nous) les âotes ampraès la sant Michi pour entraer sus lus position. La neuche, ch'était tréjouos la matinaée, sus les dyis heures, parfeis, ch'était à minnyit, quaud qu'eune famille était dauns le deu ou byin quand que la maddiée avait le noumbrin en vuillotte et que cha se veyait par trop ou byin encouo quand que les maddiés étaient cousins fréreus. Toute la neuche s'allait en processoun, de sen pyid de la maisoun jusqu'à l'église, parfeis y'avait eune bouone trotte, si le maddié était cachous, ses amins se muchaient derryire les haies et tiraient des coups de feusil. Fallait byin, si i faisait bião solé se butaer pour beire eune moque par les maisouns.

La prominse, crochie où bras à sen pè'e rentrait dauns l'église et pis s'en venaient les couortenyires d'aveu lus cavalyi, les bouones gens étaient coupllis et, à la toute fin, le bruman, s'en v'nait d'aveu la couche-brun. Mais que le tchué avait fait sen débitimus, fallait coulaer les teurs és deigts et ch'était à chu moment-lo que no veyait qui qu'allait quemaundaer dauns le ménage : si le teur coule byin, sauns ahoqui, és déeus deigts, cha s'ra à égalitaé, si il a du ma à passer à la jouenture du deigt à la maddiée, le syin qui quemaundera pis s'a d'accroupi et le bouonhoume portera les braies et la criature la tchulotte ! A la partie de la messe, les cloques sounent en jouée, pus les familles sont sousaées, pus y'a d'évolaées !

Touos s'artrouent à dinnaer, coupassous dauns eune établle de qui que no-z-avait muchi les mus d'aveu des doubliis bllauncs et sus qui que no-z-avait entrevêqui la prémyire lette du pétit noum és maddiés d'aveu du glléru. Le fricot était counséquent : soupe oû boeu, boeu bouilli, poule oû bllaunc, de la légueume, du gigot d'agné, du gâté de riz et de la galette oû burre. Coume de juste, pour encorsaer tout chenna, du fout-bas, du beire bôchi, du vin, le café és treis couleurs : rinchette, surrinchette... la laungue m'en friole ryin que de le merqui. Oû sei, no-z-arquemenche, bouilloun d'aveu du biscuit ou byin du tapioca, laungue de boeu, viâo oû jus, de la légueume, poulet rôti, négresse en queminse et eun gâté de Savouée d'aveu déeus poupiche su le hâot. Coume de juste, le beire vézillait dauns les moques, le vin faisait mountaer la mène. Le café byin arrousaé d'aveu de la vuule goutte... de la toute vuule : la touornaée du maddié, de la maddiée : j'en calimachoune ryin que d'y pensaer! Ampraès, chaqu'eun en poussait yeune (ch'était à la maddiée de quemenchi) et si y'avait eun violouneus, no daunchait. Les frais maddiés s'écappaient, oû matin, sus les set heu'es, les jannes allaient lus portaer la rôtie dauns eun pot à pissi : du vin bllaunc d'aveu du chocolat féchounaé en round. Ch'est cha qui vous remâte quound que no-z-a fait la nyit du querpentyi et que no-z-a pllauntaé des quelousses. Ampraès la faête, adieu le sant, i fâot artouornaer veî le tchué pour la messe d'actioun de grâces. Et pis, ch'est les r'neuchouns, no majut les restes, parfeis byin counséquents !

Se marier

« Vieille fille, vieille guenille, vieux garçon, vieux cochon ! » Quand il vieillit, un homme doit penser à s'établir, sur une ferme, un homme seul, ce n'est pas grand-chose, il faut une femme pour tenir son ménage, lui faire à manger, laver son linge traire et abreuver les veaux et, à vingt-cinq ans, les filles ont les pieds jaunes (elles coiffent sainte Catherine) et elles ont bien peur de ne pas pouvoir se marier. Il est temps de chercher quelqu'un. Comment faire ? Autrefois, où les garçons et les filles se rencontraient –ils ? Et bien, quand ils étaient invités à un mariage, ils étaient en couple. A la fête patronale de la commune, un tour de manège sur les chevaux de bois ou bien sur les pousse-pousse et ils commençaient à s'apprivoiser, leurs parents n'étaient pas avec eux pour les surveiller. Au repas de fin de corvée aussi et puis les garçons allaient aider les filles à traire. Ils se parlaient quand ils rentraient chez eux bien à l'abri dans les vieux chemins. S'ils s'entendaient bien, il fallait quand même en parler à leurs parents, c'était toute une affaire et parfois, certains envoyaient une entremetteuse ou un entremetteur pour négocier à leur place et pour voir si à allait avoir du succès. Le garçon venait faire sa demande : quand il s'agissait de personnes de la haute société, il s'habillait avec ses vêtements du dimanche, coiffait son chapeau de cérémonie et enfilait ses gants beurre frais. Les pauvres gens, eux s'habillaient correctement et, le soir, après leur journée ou bien le dimanche après les vêpres... Dans certains endroits, avant de frapper à la porte, on connaissait la réponse : si le balai en bouleau était planté sens dessus dessous, les

branches en haut, auprès de la porte, c'était mal parti. Si, dans la cheminée, le chaudron n'était pas accroché à la crémaillère, on pouvait rebrousser chemin, il était inutile de faire sa demande, on pourrait parler du temps qui ne favorisait pas la pousse de l'herbe, des vaches qui avaient la fièvre aphteuse, inutile de parler d'autre chose, le pauvre petiot s'en retournerait tout péteux. Le père ne donnerait pas son consentement ! Si le père était d'accord, les jeunes pouvaient se fréquenter, ils n'avaient plus besoin de se cacher pour se voir.

Maintenant venaient les fiançailles, c'était parfois bien des difficultés, les deux familles sont invitées à dîner chez la fille. Le futur donne une bague à sa bonne amie et c'est à ce moment que commence le marchandage : il faut s'installer, comment allez-vous doter votre fille ? Allez-vous lui donner une vache ? Deux vaches ? Une trie ? Une brebis ? Un champ ? Justement, vos Godefréries sont mitoyennes avec le champ que je vais donner à mon fils, ça regrouperait les parcelles ! Votre fille a-t-elle un beau trousseau ? Bien pourvue ? La jeune fille avait passé beaucoup de soirées à broder des draps et à coudre des vêtements ! Elle ne s'ennuyait pas pendant les veillées. C'était au mari d'apporter le lit et la fille s'occupait de l'armoire. Son père, quelque temps après sa naissance avait abattu un beau chêne et, avant qu'elle se marie, le menuisier de la commune avait fabriqué une belle armoire bien sculptée : du raisin, des fleurs et des oiseaux qui se donnent des coups de bec dans un panier, sur le portes, la corniche et le tiroir du bas. Avant le mariage, on passait chez le notaire pour signer le contrat. Les pauvres aussi faisaient un contrat. On y écrivait jusqu'aux vêtements qu'ils avaient sur le dos ! Si parfois, ils avaient divorcé, chacun repartait avec son bien. Et si l'un d'entre eux devenait veuf, s'il n'y avait pas d'enfants, le bien reviendrait dans la famille !

Maintenant, il faut retenir un jour avec la mairie, faire les papiers officiels pour publier les bans et avec le curé pour se marier à l'église. Et ce n'était pas fini, il fallait aller inviter les gens à la cérémonie et aux repas, le soir après le travail du jour. Bien entendu, les futurs époux étaient accompagnés le petit frère ou la petite sœur, s'il leur était pris d'envie de fêter la Pentecôte avant Pâques !

Le grand jour arrive, ça ne doit pas être un vendredi et pas non plus pendant le carême car il faut faire maigre, le mois de mai n'était pas bon non plus (c'était le mois des chats) mais là, le curé n'y était pour rien. Les servantes et les domestiques se mariaient après la louerie, la grand Saint Pierre dans notre région, les autres après la Sain Michel pour entrer sur leur propriété. La noce, c'était toujours pendant la matinée, vers les dix heures, parfois, cela se déroulait à minuit lorsqu'une famille était en deuil ou bien quand la mariée était enceinte (elle avait le ventre gros comme une meule de foin) et que ça se voyait trop ou bien encore lorsque les mariés étaient cousins germains. Toute la noce s'en allait en procession, à pied de la maison jusqu'à l'église, parfois, il y avait un bon bout de chemin à faire, si le marié était chasseur, ses amis se cachaient derrière les haies et tiraient des coups de fusil. Il fallait bien, si le soleil brillait, s'arrêter, pour boire un coup dans certaines maisons.

La fiancée au bras de son père entrait dans l'église et puis venaient les demoiselles d'honneur avec leur cavalier, les gens marchaient, eux aussi, par couples et à la fin, le gendre entrait au bras de sa belle-mère. Quand le curé avait fait son laïus, il fallait passer les alliances aux doigts et c'est à ce moment-là que l'on voyait qui allait dans le ménage : si l'alliance entre bien, sans accrocher aux deux doigts, ça sera à égalité, si elle a du mal à passer la jointure du doigt de la mariée, celui qui commandera uriner accroupi et le mari portera les braies et sa femme la culotte ! A la fin de la messe, les cloches sonnent en joie, plus la famille est riche, plus il y a de volées de cloches.

Tous se retrouvent pour le déjeuner, souvent dans une étable dont on a caché les murs avec des draps blancs et sur lesquels on a emmêlé les initiales des prénoms des mariés avec du lierre. Le menu était important : soupe au bœuf, bœuf bouilli, poule au blanc, des légumes, du gigot d'agneau, du riz au lait et de la brioche. Bien entendu, pour avaler tout cela, du pur-jus, du cidre bouché, du vin, le café aux trois couleurs (avec du rhum, du kirch, de l'eau de vie) : la rincette, la deuxième tournée... j'en salive rien que de l'écrire. Le soir, on recommence, du bouillon avec du biscuit ou bien du tapioca, de la langue de bœuf, du veau au jus, des légumes, du poulet rôti, une négresse en chemise et un gâteau de Savoie avec deux poupées en haut. Comme de bien entendu, le cidre pétillait dans les moques, le vin faisait monter la mine. Le café bien arrosé avec de la vieille eau se vie avec de la vieille, de la toute vieille : la tournée du marié, de la mariée : j'en salive rien que d'y penser ! Après, chacun chantait une chanson (c'était à la mariée de commencer), s'il y avait un joueur de violon, on dansait. Les nouveaux mariés s'échappaient, le matin, vers les sept heures, les jeunes allaient leur porter la rôtie dans un pot de chambre : du vin blanc avec du chocolat façonné en rond. C'est cela qui vous remet en forme quand on fait la nuit du charpentier et qu'on a enfoncé des chevilles. Après la fête, adieu le saint, il faut retourner voir le curé pour la messe d'action de grâces. Et puis c'est un dernier repas, on mange les restes parfois très importants !

L'entâopinement

Aotefeis, dauns les petites coumeunes, ch'était byin du câtu quaund que quiqu'eun avait-z-eu la morte et qu'i fallait l'envier chuchi le pissenlyit pa la rachène. Fallait quemenchi par sounaer le trépas. D'abord, halaer les lermes, treis coups pouor eun bouonhoume déeus coups pouor eune fome. Ampraès les clloques s'avoiaient, o prêchaient : « Corps mort va t'en, la terre t'attend dedpis loungetemps ! » ou byin : « L'tchustos est mort dauns l'âoge où porc, ressucit'ra dauns l'âoge où g'va ! ». Ma couoche-brun qu'était cudieuse coume eune pie maunque d'eun u et qu'avait paé veu le tchué s'n'allaer enhuilaer le syin qu'allait passaer me demaundait tréjouos, mais que je me racachais tcheu nouos : « - Sav'ouos qui qu'a passâé ? – Qui que vos v'laez que j'en save quique seit ? » Que je li faisais répounse. Eun bião jouo

que j'en avais la taête élugie, je li dis : « Ch'est paé mei, j'en sis byin aise, ch'est paé vouos, ch'est byin damage ! » J'en i pus rentendu prêchi ! Fallait froumaer les crouésies de la maisoun où casibéroui, arrêtaer l'hologe, faire la touélette, coulaer le défuntaé dauns ses pus biâos effets, ses affûtiâos de neuche, si i pouvait encouo se coulaer dedauns, posaer sus la tablle de nyit eune gatte d'aveu de l'iâo bénite et eune braunque de lauryi ou de bouis. Chenna fait, les bouones gens pouorront renre visite. Le merchin s'en venait parataphaer les dupplicatas, fallait s'n allaer à la mairerie veî le ségrétaire, averti le menuisi qui vyinra prendre les mesures de la bouète, merqui les papillouns, (pouor paé avaer de troumpe, no prenra le syin du drényi mort.) Les bouones gens vyinrout s'offri pouor marchi dauns la coumeune et parfeis pus où louen. D'âotes vyinrout s'offri pouor villi la nyit, no villait les gens treis jouors de raung et la défilauntaée des syins qui s'en venaient renre visite quemenchait. Eune miettaine d'iâo bénite, eune pétite priyre à la galope et no s'assysait pouor beire le café. La conne désemplissait paé : no rentre paé tcheu les gens coume dauns eune églisse ! « Et qui qu'il a-z-eu ? A-t-i souffert ? Le v'là déhalaé de minsère ! » La famille devait en avaer la taête élugie ! Et cha faisait paé quitte ! Fallait demaundaer és syins qui porteraient. Qui qui porterait le cyirge d'houneu ? Qui qui tyinrait les carres du drap ? Fallait veî le tchuaé pouor termaer eune heu'e, eun jouo. Le menuisi s'acachait, no-z-anichait la tuache dauns le sidone et no froumait la bouète. Dauns le tout vuus temps, les portous accoundisaient le mort de sa maisoun à l'églisse en suusaunt le tchué, les quoeurets et le tchustos d'aveu sa grand croué. Touos les entâopinements étaient paé de d'maême, y'avait pusurs cllasses de la trâzyime à la prémyire rembellie, d'aveu pusurs tchués et des pentes neires aveu des lermes d'ergent. Je m'armets que mais que men pè'e a 'taé entâopinaé à Raêville, Néné, le tchustos avait mins les pentes par trop praès des bougies, cha print feu, no feut l'avisaer, Néné se déhalit de la sacristie en s'ébrâlaunt : « Merde ! Merde ! Merde ! » Byin d's euns, mahène byin s'écalîtent de rire ! Le tchué faisait tout eun débitimus et, à la toute fin, ampraès avaer fait le touo du côfre d'aveu sa tirasse et récitaé l'absoute, les gens s'n'allaient où chimetyire. Ampraès avaer béni, ch'était les r'merciments, touos s'en v'naient serraer la man à la famille affilauntaée. Ch'est là que no veyait que le mort avait paé parti tout seu. Les portous s'n'alaiant à l'âoberge beire le vin du mort (no-z-est p'laé de seu parei !) La famille vyinra payi le dû dauns la semanne. Byin des coups, la famille était priée à dinnaer, no pouvait magi et beire cha que no voulait mais paé de chai rôtie !

L'enterrement

Autrefois, dans les petites communes, cela donnait bien du souci quand quelqu'un mourait et qu'il fallait le conduire au cimetière (sucer le pissenlit par la racine). Il fallait commencer par sonner le glas. D'abord faire tinter la petite cloche (tirer les larmes) : trois coups pour un homme, deux coups pour

une femme. Après cela, la cloche sonnait à la volée, elles parlaient : « Corps mort va- t'en la terre t'attend depuis longtemps ! » ou bien : « L'bedeau est mort dans l'auge au porc, ressuscit'ra dans l'auge du ch'val ! » ma belle-mère qui était curieuse comme une pie borgne et qui n'avait pas vu le curé aller donner l'extrême-onction au mourant me demandait toujours, quand je rentrais à la maison : « Savez-vous qui est mort ? – Comment voulez-vous que je le sache ? » lui répondais-je ? En beau jour, j'étais agacé, je lui répondis : « Ce n'est pas moi, j'en suis bien content, ce n'est pas vous, c'est bien dommage ! ». Je n'en ai plus entendu parler ! Il fallait fermer les fenêtres de la maison du mort, arrêter l'horloge, faire la toilette, habiller le défunt de ses plus beaux habits, son habit de noces, s'il pouvait encore rentrer dedans, poser sur la table de nuit, une petite assiette avec de l'eau bénite et une branche de laurier ou de buis. Cela fait les gens pourront venir rendre visite au défunt. Le médecin venait signer le permis d'inhumer, il fallait aller à la mairie voir le secrétaire, avertir le menuisier qui viendra prendre les mesures pour le cercueil, écrire les faire-part (pour qu'il n'y ait pas d'erreur, on prendra celui du dernier mort). Les gens viendront proposer leurs services pour distribuer les faire-part dans la commune et quelquefois plus loin. D'autres viendront pour prendre un tour de rôle pour veiller le mort, on veillait les morts pendant trois jours et le défilé de ceux qui venaient rendre visite commençait. Un petit peu d'eau bénite, une petite prière en vitesse et on s'asseyait pour prendre le café. La cane à café n'arrêtait pas de se remplir : on ne rentre pas chez les gens comme dans une église (sans boire un coup, dans une église il n'y a que le curé qui boit) Et qu'a-t-il eu ? A-t-il souffert ? Le voilà tiré de misère ! » La famille devait en avoir la tête farcie. Et ce n'était pas fini ! Il fallait demander aux gens qui porteraient le cercueil, à celui qui porterait le cierge d'honneur, à ceux qui tiendraient les coins du drap mortuaire. Fallait voir le curé pour déterminer le jour et l'heure de l'enterrement. Le menuisier venait, on enveloppait le mort dans le linceul et on fermait le cercueil. Dans le vieux temps, les porteurs portaient le mort de sa maison jusqu'à l'église en suivant le curé, les enfants de chœur et le bedeau avec sa grande croix tous les enterrements n'étaient pas pareils, il y avait plusieurs classes, de la troisième à la première embellie, avec plusieurs curés et des tentures noires ornées de larmes d'argent. Je me souviens que, lorsque mon père a été enterré à Réville, Néné, le bedeau avait mis les tentures trop près de bougies, ça prit feu, on alla le prévenir, Néné sortit de la sacristie en criant : « Merde ! Merde ! Merde ! » Beaucoup, sans doute éclatèrent de rire ! Le curé faisait tout un laïus et, à la fin, après avoir fait le tour du cercueil avec son encensoir, et récité l'absoute, les gens partaient au cimetière. Après avoir béni, c'était les remerciements, tous venaient serre la main des gens de la famille qui étaient alignés. C'est à ce moment que l'on se rendait compte qu'il avait eu beaucoup ou peu de gens à l'enterrement. Les porteurs allaient au café boire le vin du mort (ils avaient très soif n'est-ce pas ?) La famille viendra payer la note dans la semaine. Bien souvent, la famille était invitée à déjeuner, on pouvait manger et boire ce que l'on voulait mais pas de viande rôtie !

La cuisine de ma mère

C'était le printemps de mes treize ans ; pourquoi se souvient-on d'une année, plus que d'une autre ? Comment la mémoire retient-elle, au hasard des souvenirs, ce moment-là qui surnage, naufragé solitaire, dans l'océan des jours passés ? C'était le printemps, et c'était un dimanche. L'odeur des lilas était entêtante. L'impression d'être vivante, si prégnante, presque douloureuse... j'avais envie de crier, de courir à perdre haleine.

Et pendant ce temps-là, le temps de mon enfance, ma mère, s'affairait, dans sa toute petite cuisine de notre pavillon de banlieue, dans cette si petite cuisine où personne ne pouvait pénétrer – sauf elle – et d'où, bientôt, monteraient des effluves de volaille rôtie et de pommes de terre, rissolées avec une pointe d'ail, dans de l'huile d'olive :

« *Ma fille, c'est bon pour la santé, c'est meilleur que la cuisine au beurre ...* » répétait souvent maman.

Mon père lui rapportait « *une salade du jardin* » dont il n'était pas peu fier : Ah, les salades du jardin, dont aucune n'était pareille, et qui étaient si bien *pommées*, ce sont des mots qui me sont restés, à travers les ans, j'imaginais que, comme une pomme, on pouvait bien la croquer elle aussi... et ce poulet de la ferme, ma mère l'avait plumé de ses mains ! tout était fait à la main, en ce temps-là, de même qu'on écosait les petits pois, d'un vert scintillant, nous les enfants, et l'on cueillait les cerises rouge vermeil, rouge sang, en s'en gavant en cachette, et se les ajustant en pendants d'oreille.

Le poulet, plumé avec amour continuait à répandre ses arômes, et mon père pour tromper sa faim mettait sur le tourne-disque, les valse de Chopin.

C'était étrange ce mélange d'odeurs, de musique classique, de couleurs qui dansaient sur la nappe blanche, dans un rai de lumière : le vert tendre du potager, le rubis au creux des verres étincelants, la mayonnaise d'un jaune pimpant, presque orangé, que ma mère « *montait* » au dernier moment, en priant le ciel qu'elle ne retombe pas, mais, ouf, elle avait bien voulu rester solide, ce jour-là...et je lui avais cueilli un modeste bouquet de roses sauvages dont elle s'était emparé, telle une couronne royale, pour le placer au centre de la table.

« *Les enfants, les enfants, venez, c'est prêt !* » Criait-elle soudain, joyeusement, comme si nous avions habité une vaste demeure, et non dans cette minuscule maison dont l'unique richesse était un grand jardin.

A présent tous les lilas se sont fanés, les valse se sont tues, très loin dans ma mémoire,
Et ma mère n'est plus...

Philippe Rouyer

<https://www.auteursnormands.com/philipperouyer>

Nous retrouverons à chaque nouveau MOTAMOT un épisode de ***Pierre Loti raconte la Marine***.

4. Le quotidien du marin

Bien qu'étant largement autobiographique, l'œuvre de Pierre Loti reste une œuvre de fiction, où l'essentiel est le produit de l'imagination tandis que le détail est authentique. Et c'est à travers ces détails que Pierre Loti nous décrit la vie quotidienne des marins, telle que l'a connue l'officier Julien Viaud, loin des textes romantiques qui glorifient les gens de mer en ignorant tout de la réalité du métier. C'est bien ce qu'il annonce dans la dédicace à Alphonse Daudet qu'il rédige en guise de préface à *Mon frère Yves* : « C'est vous qui m'avez donnée l'idée d'écrire une vie de matelot et d'y mettre la grande monotonie de la mer ».

Mon frère Yves rapporte une vie de matelot, mais presque tous les textes de Pierre Loti évoquent, à des degrés variés, le quotidien du marin et c'est pourquoi nous ne devons pas nous limiter à sa trilogie maritime, *Mon frère Yves*, *Matelot* et *Pêcheurs d'Islande*.

La vie du matelot est austère. S'il est vrai qu'il se défoule à terre, se livrant parfois (et même assez souvent) à quelques excès, son quotidien est monotone, fait de travaux toujours pénibles, souvent dangereux. Loti évoque la vie ascétique du large, « la séquestration sur le couvent flottant ». Dès son entrée à l'École navale, il parle de cloître, de vie monacale (*Un jeune officier pauvre, fragments de journal intime*). À cette époque, les navires restent longtemps en mer : les campagnes sont très longues, surtout lorsqu'elles ont lieu en Orient et l'on met plusieurs semaines avant de parvenir à destination. Ils sont lents, d'autant que, pour ménager le charbon, on a le plus souvent possible recours à la voile. Le ravitaillement à la mer, que l'on connaîtra plus tard avec les carburants liquides, est impossible à mettre en œuvre avec le charbon. Il faut donc faire des escales techniques, qui ne servent qu'à s'approvisionner et l'équipage n'est pas autorisé à descendre. Les relèves d'équipages sont inconnues. Dans *La Troisième jeunesse de Madame Prune*, Loti rappelle le triste sort des matelots du Redoutable :

Aujourd'hui, découragement sans bornes en présence d'un contre-ordre qui maintient le navire et son équipage une troisième année dans les mers de Chine. Mes plus proches camarades et moi nous rentrerons quand même au printemps prochain par quelque paquebot avec notre pauvre amiral dont nous composons la suite ; mais nos pauvres matelots resteront à bord, exilés pour une année de plus y compris le mélancolique fiancé, avec sa petite caisse de présents et sa pièce de soie blanche pour la robe de mariée.

Lorsqu' exceptionnellement un membre d'équipage doit être rapatrié pour raisons sanitaires, il emprunte un transport, navire plutôt lent qui met plusieurs semaines pour regagner la France. Sur le chemin du retour, il est évident que les malades et grands blessés risquent fort de mourir en route : c'est le cas de Sylvestre gravement blessé au combat dans *Pêcheurs d'Islande*, et qui meurt à bord du navire hôpital qui le ramène en France. C'est aussi le sort de Jean Berny, le personnage principal de *Matelot*, qui lui, a contracté une maladie tropicale. Et le médecin est impuissant devant une maladie que l'on ne sait pas soigner, mais dont on connaît le déroulement : « il ne s'en ira qu'aux premiers froids » . Et ces maladies affectent les marins de tous grades, du matelot à l'amiral. Lorsque le Redoutable arrive en Mer jaune le 24 septembre 1900, après 45 jours de voyage, Loti note que le cuirassé « est, de ces navires si précipitamment partis, le seul qui en chemin dans les parages étouffants de la Mer rouge, n'ai eut ni morts ni maladies graves » (*Les Derniers jours de Pékin*). Les marins meurent plus souvent de maladies qu'au combat, et il évoque longuement, dans *Propos d'Exil*, la mort de l'amiral Courbet, atteint par le choléra. Il y est d'autant plus sensible que le souvenir de son frère Gustave Viaud, chirurgien de marine, ne l'a jamais quitté. Mort sur le paquebot qui le ramenait en France, Gustave Viaud avait été victime de « l'anémie tropicale » selon les termes de Loti. En cette fin du XIX^e siècle, la marine est l'instrument majeur de l'expansion coloniale française. Et lorsque Loti condamne cette expansion, ce n'est pas tant pour des raisons politiques ou idéologiques que parce que ces aventures lointaines entraînent la perte, souvent du fait de maladies tropicales, de beaucoup de jeunes marins. Ainsi, écrit-il dans une lettre à Juliette Adam, en date du 23 octobre 1884 :

Ce pauvre gouvernement que nous avons entasse les inepties et les sottises. J'ai beau me dire que vous l'aimez, je ne peux m'empêcher de l'avoir en mépris et en haine cette république fille d'épicerie qui envoie mourir au loin les plus braves et les meilleurs de la nation et qui au dedans, fait la guerre à tout ce qui nous restait de choses saintes et religieuses – que le sang de nos matelots retombe sur nos gouvernements misérables.

En mer, aucune distraction à bord, sauf celles que l'équipage peut inventer. Radio, télévision, vidéos sont inconnus. En mer, et les jours de mer sont longs, et il n'existe aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. Le courrier, disponible à l'escale, parvient par voie maritime. C'est dire qu'il est vieux de quelques semaines lorsqu'il parvient au destinataire. Reste la lecture. Pierre Loti fait allusion à la bibliothèque du bord, cette bibliothèque composée d'ouvrages d'accès facile, puisqu'il écrit « quand les autres allaient à la bibliothèque du bord chercher ouvrage à leur portée, il arrivait bien à Jean {Jean Berny] de lire aussi des livres qu'un officier lui prêtait ».

Le logement à bord est spartiate. Si l'on excepte le commandant et peut-être quelques officiers supérieurs, les officiers sont logés dans des chambres individuelles très petites et rarement confortables, mais qu'ils peuvent décorer à leur guise, et Loti ne s'en prive pas ! La chambre du jeune enseigne Plumkett, décrite dans *Azyadé*, pourrait être celle de Julien Viaud :

J'habitais tout au fond du Prince of Wales un réduit blindé confinant avec la soute aux poudres . J'avais meublé d'une manière originale ce caveau, où ne pénétrait pas la lumière du soleil : sur les murailles de fer, une épaisse soie rouge à fleurs bizarres, des faïences, des vieilleries redorées, des armes, brillant sur ce fond sombre . J'avais passé des heures tristes dans l'obscurité de cette chambre, ces heures inévitables du tête-à-tête avec soi-même qui sont vouées aux remords, aux regrets déchirants du passé.

Quant aux matelots, ils dorment dans l'entrepont. Ils ne bénéficient pas à proprement parler d'un logement, on se contente de tendre le soir des hamacs, Voici ce que Loti nous en dit dans *Mon frère Yves*.

Au plafond très bas étaient pendus d'interminables rangées de poches en toile, gonflées toutes par un contenu lourd, ayant l'air de ces nids que les araignées accrochent aux murailles – des poches grises renfermant chacune un être humain, des hamacs de matelots .

Loti évoque dans la *Troisième jeunesse de Madame Prune*, l'été qu'il va falloir passer au Japon, « parqués là dans une caisse en fer où l'on ne respire que par des trous, ne sortir de l'étouffante demeure que pour peiner, au milieu des lames, sous un ciel accablant » . C'est qu'en effet, les navires en fer sont étouffants l'été, glacés l'hiver, et peut-être à certains égards plus inconfortables que les navires en bois. La propulsion mixte, que connaît Loti pendant presque toute sa carrière, exige un personnel extrêmement nombreux. Aux exigences de la voile s'ajoutent celle de la machine qui, avec la chauffe au charbon, remande des effectifs importants. Et, à l'exception de quelques treuils à vapeur, les mécanismes d'assistance sont inconnus, et presque toutes les opérations se font à la force des bras. En conséquence de quoi les navires sont surpeuplés , avec les conséquences que l'on imagine sur le confort, mais aussi une pratique dont on parle peu et que Pierre Loti est un des rares auteurs à rapporter : nombreux, et ne restant jamais très longtemps sur le même bâtiment, les matelots sont désignés par des numéros, car il est impossible pour les maîtres et officiers de connaître par leur nom 5 ou 600 marins. On lit, dans *Matelot*, chapitre 22 « quelques centaines d'hommes que le hasard a rassemblés, dont les noms sont tout à coup devenus des numéros », et un peu plus loin : « Dans le repos du soir, un tel qui était par exemple 348, bras de misaine babord, redevient le Pierre ou le Jean-Marie de ses premières années ». Quant à Yves Kermadec (*Mon Frère Yves*), il porte le numéro 218.

L'alimentation des équipages, en mer, aura longtemps été une difficulté majeure et elle l'est encore pendant les années de service de Julien Viaud. La marine ne connaît pas la conservation par le froid. En fait de légumes on a surtout recours aux légumes secs, très majoritairement aux haricots. Les conserves de légumes verts semblent réservées aux malades. La viande peut être salée, et séchée. Ce peut être aussi de la viande en conserve. On embarque aussi des animaux vivants, que l'on installe dans une étable à l'avant du navire. Mais si les porcs supportent assez bien la mer, et dans une moindre mesure les moutons, les bovins dépérissent. Il ne faut pas trop tarder pour les tuer dit le *Traité d'hygiène navale*. Mais il n'y a guère que Pierre Loti qui se soit penché sur les conditions d'hébergement des animaux.

Deux pauvres bœufs étiolés, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis. Depuis bien des jours ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là-bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lame venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide ; l'œil morne, ils ruminaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longuement avant d'être tuées ; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur... »

Il décrit plus loin la scène pénible de l'abattage. C'est l'objet de *Viande de Boucherie*, paru dans *Le livre de la pitié et de la mort*, où il exprime sa compassion pour les animaux, et tous les êtres vivants.

On voit aussi figurer dans les repas les sardines à l'huile, mais pas de morue. Sans doute n'a-t-on pas suffisamment d'eau douce à bord des bateaux pour la dessaler correctement ? Mais si l'on en croit Loti, les gabiers savent compléter l'ordinaire de façon surprenante. Dans *Mon Frère Yves*, Loti nous dit que les gabiers tuent et suspendent aux vergues des oiseaux de mer pour les manger.

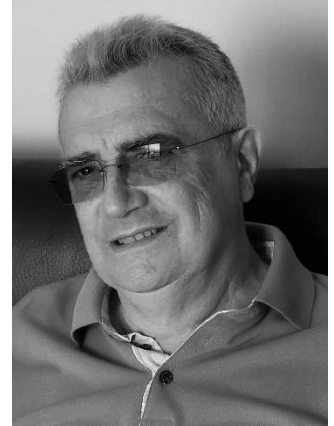
C'était le garde-manger des gabiers, ces haubans de misaine. À côté des damiers et des pétrels, on y voyait même des rats quelquefois, déshabillés aussi de leur peau et pendus par la queue .

Il existe des rituels comme le lavage quotidien du pont, qui n'est sans doute pas d'une absolue nécessité, mais qui structure vraisemblablement la vie de reclus des marins, dont tous les jours se ressemblent. On procède au lavage tous les matins, quel que soit le temps (ou presque) : dans *Mon frère Yves*, les matelots s'apprêtent à laver un jour de tempête : il faut l'ordre du commandant pour les en dissuader. Et pourtant, le lavage du pont est pénible par temps froid, car l'usage veut que les matelots soient pieds nus. Les vêtements sont inadaptés. On ne dispose pas à l'époque des tissus synthétiques légers et protecteurs que l'on connaît aujourd'hui. Le marin est mal protégé de l'humidité, et en hiver, mal protégé du froid. Pierre Loti décrit des hommes « grelottant de froid dans leurs chemises mouillées ».

Il nous montre une marine certes en mutation, mais qui offre aux matelots un quotidien qui ressemble encore trop à celui que l'on connaissait sous l'ancienne marine, avec ses risques, sa pénibilité, son inconfort. Mais à la pénibilité et aux dangers de la voile s'ajoutent ceux qui sont propres à la propulsion à vapeur et à la construction en métal, avec en particulier les risques liés à la rupture de canalisations, lorsque « viennent à fuser ces vapeurs brûlantes qui donnent l'affreuse mort », qu'il évoque dans son *Discours à la Comédie française*.

Jean Michel Legaud

<https://www.auteursnormands.com/jean-michel>



Le jour de gloire est arrivé !

Un soir, ma fille Marie-Alexiane laisse sur ma page Facebook un message, comme un caillou dans la mare...

« Sur le site de Retronews, lis en pages 2 à 4, l'extrait du journal 'Le Rappel' en date du 25 janvier 1877, à partir de "Une curieuse affaire ».

Alors lisons !

« Une curieuse affaire :

En 1793, il y a à Limoges, un citoyen nommé Pierre Legaud, qui a une certaine importance dans le mouvement révolutionnaire. Il est secrétaire du comité central du département, chargé de l'exécution de la loi des suspects.

Le 8 floréal an II (27 avril 1794), Pierre Legaud dit dans un discours assez vif :

« Voyez comme l'atmosphère politique s'éclaircit, depuis que la faux nationale moissonne les têtes coupables ! »

La société populaire, dont il est le secrétaire, émet, le 9 frimaire, le vœu que quelques exécutions de détenus, coïncident avec l'arrivée à Limoges des suspects de la Corrèze : le 15, en effet, on guillotine un prêtre.

Enfin, ce terroriste parcourt, avec un dénommé Laboulinière, le district de Bellac, et y fait exécuter dignement la loi contre les ennemis de la Révolution. Plusieurs personnes, arrêtées à l'époque de sa tournée, sont envoyées à Paris, et condamnées par le tribunal révolutionnaire.

Un petit-fils de Pierre Legaud, Albert Legaud, ancien Sous-Préfet de l'Empire, est candidat à la députation dans l'arrondissement de Rochechouart en 1876.

Marc Peauger, rédacteur du Progrès, le journal républicain, agacé de cet excès d'audace, pose la question suivante : « Monsieur Albert Legaud, candidat impérialiste, fils de M. Léonard-Hippolyte Legaud, premier Président à la cour d'appel de Limoges, n'est-il pas le descendant du fameux Pierre Legaud Coupe-Tête, le pourvoyeur de la guillotine en 1793 ? »

Marc Peauger, se propose de publier la légende de ce sans-culotte, au-seul souvenir, dit-il, duquel les gens âgés de Limoges tremblent encore d'effroi, quatre-vingts ans plus tard. »

Moi, Pierre L.

Moi, Pierre Le()aud (la lettre manquante est illisible) sain de corps et d'esprit, à l'aube de ma mort, j'éprouve le besoin de faire le récit de ma vie. Elle est entachée de crimes et d'horreurs, mais je n'ai jamais trahi le bon, le juste et toutes ces convictions qui m'ont fait ce que je suis.

Je n'écris pas ici en pécheur – je ne crois pas – mais en malheureux qui a erré dans la tourmente et n'a pas su trouver son étoile. Elle existe et elle porte plusieurs noms : Justice, Égalité, Liberté et Fraternité. Je me suis égaré dans la violence et je m'y suis perdu. Mais c'était la tragédie d'une époque que je ne souhaite à personne de traverser.

Moi, je l'ai fait dans le sang et dans un état presque second où l'idée même de culpabilité n'avait pas de sens. Le lecteur sera choqué par ma froideur, par ce ton d'historien qui s'estime tous les droits : celui de ne rien taire et celui d'étaler la férocité là où elle ferait hurler tout homme de bon sens. Oui, je l'avoue, je n'ai pas été dans ma jeunesse un homme de bon sens. J'ai été un acteur incontrôlable d'une Révolution qui n'a pas encore fini de submerger l'ancien monde. A ma décharge, je dois dire que j'ai commencé ce texte à chaud au plus près de l'événement et puis je l'ai oublié puis repris au fil du temps et de mes disponibilités.

Ce qui explique parfois son manque d'unité et ses variations de points de vue qui sont autant de variations d'humeur et de circonstances. Parfois, il est dur, contestable, hideux – mais j'en demande pardon – il est historique. Ce n'est pas moi l'assassin, c'est l'Histoire. Elle n'a jamais compté ses victimes ni épargné les innocents. Elle fait son travail, toujours, et je pense avoir fait le mien en ne cachant aucune des vérités qui prospérèrent dans une époque qui ne ressemble plus à la nôtre.

Je lègue sans doute un travail de mauvais historien, mais je n'en jure pas un travail de mauvais homme. Du moins, je le crois et que mes descendants m'absolvent s'ils le peuvent, mais qu'ils daignent écouter cette voix authentique et impassible qui leur parle au bord d'une tombe.

Je ne regrette rien.

Si, la vie.

Pour quelques heures encore.

Pierre Le... (illisible) en cette année 1849

Entendez-vous dans les campagnes...

Je me prénomme Pierre L., je suis né le 7 janvier 1772 à Conore de Peyrilhac dans la Haute-Vienne à une vingtaine de kilomètres de Limoges. Mon père, Jacques, est mort à l'âge de cinquante-cinq ans alors que j'avais à peine un an. Je n'en garde bien sûr aucun souvenir. Il était propriétaire du lieu-dit "L'Étang" de Conore, ancienne possession de la commanderie hospitalière de Limoges (dite aussi du Palais) au sein du grand prieuré d'Auvergne des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ma mère se prénomme Anne. J'aime sa douceur et ses encouragements quotidiens. C'est elle qui m'a enseigné la Vertu. Elle demeure à jamais mon modèle et ma confidente. La véritable vertu n'est pas celle vantée par le clergé dont la morgue et l'ignorance m'insupportent encore plus que celle des nobles. Près des trois quarts de la ville de Limoges appartiennent à l'église. Il faudra bien un jour y remédier par la contrainte ou la force si nécessaire.

Si la perte de mon père m'a privé d'une image paternelle forte, par contre sa prudence dans la gestion de nos biens nous a délivrés de la misère.

Lui vivant, avec ses appuis et ses relations, je serais monté plus haut et plus vite. De toute façon, je serais resté un bourgeois, membre du Tiers État. Les bonnes places sont accaparées par la noblesse.

À la sortie d'études de droit, je suis devenu simple greffier, mais j'ambitionne la magistrature si la chance ou les opportunités du moment me sourient.

J'aime la Vertu, l'Ordre et la Justice.

Ma ville, Limoges, est une cité prospère, lieu d'échange et de commerce. Elle s'est ouverte sur l'Atlantique et même sur nos lointaines colonies. Des grands travaux, comme la place Dauphine ou l'esplanade d'Orsay, aèrent peu à peu le cœur insalubre de la vieille cité. Place du Présidial, se trouve le cœur du pouvoir royal : le palais de justice, la résidence des intendants du roi et l'hôtel des trésoriers de France.

De riches notables, titulaires de charges royales, commerçants ou propriétaires terriens se font construire des résidences à la campagne et des hôtels particuliers en ville. Ces élites, souvent des nobles détenteurs de charges royales, vont essayer de jouer un rôle de premier plan dans les événements.

Une élite pétrie de la philosophie des Lumières comme Pétiniaud de Beaupeyrat, Jean-Baptiste Jourdan, Jean-Baptiste Nieaud, François Alluau ou Grégoire de Roulhac vont accompagner les changements.

En mai 1789, une charrette de blé est pillée sur le Pont Saint Etienne. L'été venu, « la Grande Peur » va armer les habitants de la ville constitués en milice.

La Cité s'est unie au Château pour former la commune de Limoges, ainsi que celles de la Brègère, Soubrevas Sainte-Claire et Uzurat. La Révolution française reçoit un écho favorable à Limoges : les symboles du pouvoir royal sont détruits avec acharnement, ainsi que les propriétés de l'Eglise. Vous ai-je dit que près des trois quarts de la superficie de la ville appartient à des institutions religieuses. L'abbaye Saint-Martial est détruite durant cette période.

En juillet 1790, la canicule règne sur Eymoutiers, une commune située à une quarantaine de kilomètres de Limoges. À noter que le nom de « Legaud » est un lieu-dit de la commune d'Eymoutiers.

Dans le pré, sur l'autre rive de la Vienne, on y amène boire les chevaux. Les garnements chargés de la surveillance de ces animaux ont pris l'habitude de se baigner entièrement nus sous les yeux des Ursulines. Scandalisée, la mère supérieure Léonarde Cramouzaud se plaint à la municipalité qui ipso facto légifère : Baignade interdite !

« Sera puni de prison ferme tout contrevenant ».

Mais cet arrêté municipal ne pourra jamais être appliqué et le scandale ne cesse qu'avec la canicule. En outre, les religieuses quittent Eymoutiers en septembre suivant.

Pendant la Révolution, l'influence de l'Eglise est prépondérante à Eymoutiers, comme le montre l'arrêté pris à l'occasion de la procession du Saint Sacrement en juin 1791 :

1°- Tous les citoyens devront balayer les rues où doit passer la procession, sous peine de dix livres d'amende ;

2°- ils devront enlever les matériaux encombrant les rues ;

3°- ils sont invités à élever des reposoirs suivant les louables coutumes.

4°-La garde nationale est invitée, ou au besoin requise, pour assister à la procession.

5°-Les marchands et débitants en gras devront tenir leur magasin fermé sous peine de vingt livres d'amende

6°-Les aubergistes et les cabaretiers ont défense de recevoir et de garder les clients chez eux sous la même peine »

À croire que l'évêque est encore le suzerain d'Eymoutiers !

Quelques jours auparavant, J. B Cramouzaud, Jacques La Bachellerie et d'autres bourgeois signent une pétition pour que l'église Notre-Daine soit ouverte du matin jusqu'au soir et pour qu'elle soit accessible aux citoyens qui désirent y faire leurs dévotions particulières.

Ceux-là, je les surveille aussi du coin de l'œil

.

Un extrait de mon roman "**Un chevalier de l'Ancre en Amérique - Le Baume et la blessure**"

1789

“ Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre.”

Charles-Maurice de Talleyrand Périgord

J'ai quitté Caen à l'automne 1789, après l'assassinat du Vicomte Henri de Belzunce. Je n'ai jamais apprécié ce bellâtre précieux, fort détestable dans ses discours et ses actions. La solidarité de caste a ses limites. Admis aux honneurs de la Cour, Henri de Belzunce est Capitaine au régiment de Ségur-Dragons, puis Major en second au régiment de Bourbon-Infanterie à Caen, en mai 1788. Il a été exilé de son régiment pour avoir joué trop gros jeu au billard, pendant un bal de la Reine. Si le vicomte Henri de Belzunce porte beau ses 24 ans, il ajoute à la prestance de son costume militaire une arrogance dont il ne se départit jamais. Comme toute la population caennaise, je connais son impétuosité, sa fougue et sa morgue. Belzunce a promis à quelques-uns de ses soldats "de leur offrir des culottes taillées dans la peau des femmes de Caen..."

C'est vrai que le temps a été exécrable pendant l'année écoulée, sécheresse, pluies, grêle et un hiver particulièrement froid ont provoqué une forte hausse du prix du blé. La famine est là. Caen et sa région ne sont pas épargnées par ce fléau. Les autorités locales ont dû se décider à encadrer la distribution des vivres pour, prétendent-elles, une redistribution équitable.

Le château de Guillaume sert d'entrepôt. Le transport du blé pendant la récolte est surveillé et protégé par un détachement du régiment Bourbon infanterie. Même s'il n'en est que le second, c'est le vicomte Henri de Belzunce qui commande. Il est arrogant comme le sont beaucoup de ces officiers issus de l'aristocratie. On raconte qu'à deux reprises, ses supérieurs l'ont changé d'affectations pour des comportements violents envers les populations mais aussi avec ses hommes.

La population caennaise affamée critique de plus en plus cette politique de rationnement. Elle est surtout convaincue que la redistribution n'est pas équitable et qu'elle profite à la noblesse et la

bourgeoisie. Cette situation inquiète mon propre père au plus haut point. Début août, la population manifeste son mécontentement en ville. Pour calmer les esprits, les autorités décident de destituer Henri de Belzunce que les Caennais détestent. Le 12 août 1789, jour de sa destitution officielle, la foule se présente devant le château (j'y suis envoyé par mon père). Le jeune vicomte, ne percevant pas l'ampleur de la révolte, sort de l'édifice et vient narguer les manifestants.

Après de longues négociations dans la soirée du 12 août 1789, Henri accepte (avec la promesse d'un sauf-conduit de Caen) de comparaître devant le Comité et de répondre à leurs accusations. J'entends Henri sortant du château en criant avec toute l'arrogance de sa classe sur les manifestants rassemblés.

Contrairement à Henri, je me rends compte que la Garde nationale en retenant la foule a vu à quel point la situation tournait mal. La garde est en infériorité numérique et les railleries d'Henri exaspèrent au plus haut point la foule rassemblée. Henri pense que la Révolution échouera si des gens comme lui, nés avec le droit de gouverner, l'emportent. C'est du moins ce qu'il déclare en esquivant les gifles et les coups de gourdin.

Sur la place Saint-Pierre, près de l'hôtel de ville, j'entends la foule crier "*Vive la Nation !*" Le comité de la ville porte plainte contre lui. Les réponses insensées d'Henri ne l'impressionnent pas. Les cris de la foule deviennent assourdissants. Je me demande si Henri réalise qu'il est déjà condamné ? La Garde nationale sent qu'une émeute va bientôt commencer et qu'ils sont en infériorité numérique. J'aperçois un garde national surgir de la foule, il tire une balle dans la tête d'Henri. La foule s'empare du cadavre et le porte en triomphe jusqu'à la Place Saint Sauveur.

Depuis une douzaine d'années, l'ancienne place du Pilon ou du Vieux Marché a été rebaptisée Place Saint Sauveur. Monsieur de Fontette, représentant du roi Louis XV, très au fait des questions d'urbanisme et d'hygiène, décide d'aérer la ville. Il participe au réaménagement de la place Saint-Sauveur dont les anciennes bâtisses médiévales sont détruites pour permettre aux classes les plus aisées de construire de beaux hôtels particuliers sur un nouvel alignement.

Cet intendant crée une nouvelle entrée à l'ouest de la ville. Il fait raser les remparts et combler les fossés. Il en profite pour proposer un arrangement réglant le conflit qui oppose l'Abbaye aux Hommes et la ville au sujet de la propriété des terrains situés entre les murailles de la ville et celles de l'abbaye. La ville reconnaît la propriété de l'abbaye sur les terrains situés entre la tour Chastimoine et la porte Saint-Étienne ; mais, en contrepartie, une rue rectiligne est percée depuis la place des Petites Boucheries à travers les jardins de l'Abbaye aux Hommes, afin de détourner le trafic de la rue Saint-Martin. Au bout de cette nouvelle voie, on aménage une place octogonale, qui est nommée place Fontette à partir de 1763. La rue Écuyère, qui s'arrête en cul-de-sac au niveau de l'impasse Écuyère, est prolongée jusqu'à la nouvelle place. Les rues Saint-Pierre et Écuyère sont alignées et élargies afin de permettre un accès direct et rapide au centre de la ville. À l'emplacement des anciens fossés, on élève deux pavillons d'entrée : au sud, celui des moines, au nord, celui de la ville. Le Ministère de la Guerre décide de transformer ce dernier en caserne pouvant recevoir 200 hommes (afin de mettre l'armée à l'écart de la population, mais tout en la maintenant à proximité en cas d'émeute). Les deux pavillons devaient être à l'origine reliés pour former une porte de ville ; le projet, trop coûteux, est abandonné. À partir de 1783, on construit le **Palais de Justice** de Caen au nord de la place.

Mais revenons au cadavre du vicomte Henri de Belzunce, Place Saint Sauveur, avec horreur, je regarde la populace se déchaîner. Le corps se trouve dépecé en un rien de temps ; la tête résiste, mais elle finit par être coupée ; les jambes sont séparées du tronc ; la poitrine ouverte ; les côtes défoncées ; le sang coule et inonde la place funeste ; le cœur arraché, sorti de la cage thoracique, passe de main en main. Un jeune plâtrier (certains le disent pâtissier) âgé de 19 ans s'avise de le jeter en l'air, de le rattraper, de l'envoyer à un complice : le peuple joue à la balle avec le viscère sanguinolent du vicomte de Belzunce.

De plus acharnés poursuivent la besogne et achèvent le travail de boucherie. La carcasse à particule devient viande grillée. Morceaux à rôtir. Viande en long, parties molles, côtes premières... L'un des acolytes découpe une oreille, s'avise qu'elle ne présente pas d'intérêt gastronomique et se rend chez l'apothicaire pour obtenir un bocal d'alcool dans lequel il plonge l'auguste pavillon du vicomte sous la risée de la foule.

Un certain Herbert tranche les parties charnues du vicomte et les met sur le grill. Une femme affamée, dite La Sosson, rejoint le cuisinier improvisé. Elle récupère le cœur de l'homme sans cœur. Elle propose que l'abat rejoigne la viande qui grille et parfume la rue alentour. Un repas cannibale s'improvise autour du feu. L'odeur de chair brûlante emplit l'air et la femme affamée attrape le cœur cuit bleu. Alors qu'elle commence à manger, la foule frénétique éclate en applaudissements, puis s'approche pour partager l'horrible festin. La populace retourne vers la carcasse de laquelle on extrait les viscères fumants et puants. On tâche de se saisir comme on peut des intestins qui grouillent. On pique les boyaux sur une fourche. On s'y prend à plusieurs reprises ; on les perce en les vidant. La matière fécale tombe, se répand, empuantit partout. On parvient à embrocher l'ensemble. La tête est enfilée sur une pique.

Le sang dégouline sur les mains des bouchers qui traversent les rues de Caen et se dirigent vers l'Abbaye aux Dames. Le tout dans une atmosphère de kermesse. La foule braille, chante, crie, vocifère, bat le tambour. Elle pousse à bout de bras la fourche aux intestins et la pique avec la tête du jeune homme afin que la mère abbesse (qui est aussi la tante du vicomte Henri de Belzunce) assiste à ce répugnant spectacle.

Dans les jours qui suivirent, nous apprendrons que les restes du Vicomte Henri de Belzunce ont été rassemblés discrètement dans une serpillère... et qu'ils seront inhumés par la famille dans un caveau au cimetière Saint Pierre...

En hommage à Mr Raymond Devos, maître des mots et de la dérision.

Il est toujours présent parmi nous, ses textes, malgré les années écoulées n'ont pas pris une ride. Son ingénuité assumée et ses histoires souvent truculentes nous entraîne malgré nous dans son univers de jeux de mots, tout en finesse, pour notre plus grand plaisir.



Imaginez sa voix, son visage, ses gestes, imprégnez-vous du personnage.

L'art de ne rien faire

Vous l'aurez peut être remarqué depuis quelques temps, l'expression « Avoir l'art de... » entre dans de nombreuses conversations. En réponse à cette affirmation, un ami me confiait en souriant, tu as l'art d'entendre ce que tu as envie. Lui aussi, sans le vouloir ou par dérision, avait inoculé le virus dans son vocabulaire quotidien.

Bien souvent cette expression renferme une connotation plutôt négative, on a plus souvent l'art d'avoir raté quelque chose que le contraire d'avoir l'art de réussir. Une exception peut-être « Tu as l'art de réussir à te fâcher avec tout le monde ». Positif pas vraiment mais une idée de réussite est néanmoins bien présente.

Alors là, Mesdames et messieurs devant cette accumulation de faits, je me suis penché sur le sujet et devant une multitude de tâches à accomplir, j'ai opté pour l'art de ne rien faire.

L'art de ne rien faire peut s'apparenter à une sorte de culture, non pas que ne rien faire, désigne une activité jardinière, non, juste un état d'esprit.

Ma femme qui a la main verte et l'art de la répartie, m'accuse d'un manque de volonté et me dit fais-ci, fais-ça.

Non lui dis-je, j'étudie la science de l'art. Alors là, vous vous doutez bien qu'avec sa répartie elle m'ait rentré dans le lard.

Ne rien faire ne signifie pas pour autant, s'allier à la paresse mère de tous les vices avec l'oisiveté. Paresse et ne rien faire sont donc bien différents, paresse de tondre un gazon plus proche du champ de foin que du gazon anglais n'a rien de commun avec ne rien faire pour remédier à son état. Quoique paresse et ne rien faire sont cousins et ne vous y trompez pas, ils ont l'art de vous embrouiller.

Dans notre monde contemporain, les arts ont une tout autre définition et pour n'en citer que quelques-uns parmi la myriade existante, l'art de ne rien dire, l'art de couper la parole, l'art de se moquer des autres, l'art d'enfoncer des portes ouvertes, sans oublier l'art de vivre. En revanche l'art de mourir n'existe pas, quoique... l'art funéraire soit bien vivant.

Mon médecin hier encore me disait : Mieux vaut vivre un tiers de moins sa vie plutôt que de se sentir à moitié mort tout le temps. Il avait raison puisqu'aujourd'hui, il a laissé les deux tiers pour l'autre moitié.

Un de mes amis, l'autre jour à table, me disait posséder l'art de mettre les pieds dans le plat, je lui ai répondu lequel, il me dit les deux. Je dresse un lit de pommes de terre, je dépose les deux pieds nappés de chapelure et j'ajoute une pincée de persil. J'avais devant moi un artiste qui prend l'art pour du cochon.

Mesdames et messieurs, si vous le voulez bien, remontons le temps, dans le berceau des arts essentiels. Nous parlons de l'histoire de l'art, du grand art qui n'a rien à voir avec l'art de raconter des histoires pour des muses en quête d'apollons.

Dans mon sommeil, je me suis posé la question, que dirait Molière qui a l'art de manier la rime face à Raymond Devos qui a l'art de sauter du coq à l'âne. Il me semble entendre Molière lui dire, gardez mon ami l'art de la dérision et du bon mot et dites à l'auteur qu'il est parvenu au sommet de son art.

Alors là, je me dois d'intervenir, j'ignorais que l'art avait un sommet que l'on peut gravir, ce qui veut dire que l'art de plaine est moins bon que l'art de la montagne et qu'en est-il de l'art marin ?

Hier, mon concierge qui a l'art de la conversation m'a dit en éteignant la lumière du hall, le voisin du quatrième a l'art de prendre sa vessie pour une lanterne. J'ai voulu éclairer la sienne dans la règle de l'art, il m'a dit non, l'art n'a rien à voir avec une vessie et qu'il était pressé de vider la sienne. Alors là, je vous pose la question, doit-on éteindre toutes les lanternes pour qu'elles ne se prennent pas pour des vessies ?... Je vous remercie d'avance d'éclairer ma lanterne.

Au tympan du Panthéon des nouveaux arts contemporains, si toutefois on peut parler d'arts, l'art de ne rien faire est considéré comme l'art majeur de tous les temps. Les acariâtres, mégères, et autres viragos de tous bords occupent à présent la place des muses, cependant il y a plus d'arts que n'existent d'égéries, quoique.... Un prêtre maniant l'art du ridicule, me disait l'autre jour, pourquoi ne pas marier les muses des arts antiques et des arts nouveaux. Alors là, c'est du grand art lui dis-je.

Euterpe la muse de la musique et l'art de casser les oreilles, Clio, la muse de l'histoire et l'art de radoter toujours la même chose, ou bien encore, Melpomène la tragédie avec l'art de voir le mal partout.

Un de mes amis, qui a l'art de prendre le train en marche, m'avouait sauter souvent d'un train à l'autre. Comment fais-tu lui dis-je ? Moi, je n'y arrive pas. Bien qu'il ait l'art de répondre à toutes les questions, il ne dit rien. Alors, mesdames et messieurs je vous pose la question, faut-il fermer les gares pour éviter de sauter dans les trains ou faut-il arrêter les trains en dehors des gares pour ne pas les prendre en marche.

L'autre jour mon épicier, l'art de rien me disait, à voix basse se livrer à l'art du mime, je lui ai dit que moi aussi je possède l'art de joindre le geste à la parole, il en resta sans voix. Je venais de découvrir qu'avec ses gestes, je possédais l'art de contredire et mon épicier l'art de mimer pour ne rien dire.

Et quant est-il en amour dans tout ça ? L'art d'aimer est complexe mais il n'y pas de règle en général. Ma cousine, une Helvète, qui a l'art de prendre les choses en main me disait abuser des sens finirait bien par une pénurie. Elle avait raison, elle est partie pour Carentan et laisse Bienne dans son sillage, ayant trop tiré le diable par la queue.

Mesdames et messieurs, vous l'aurez compris, l'art de ne rien faire est complexe, il laisse bien souvent sa place aux autres malgré sa supériorité. Il peut s'associer avec un alter égo en cas de besoin. Prenons par exemple l'art de ne rien faire avec l'art de traîner au lit le matin. C'est sans compter sur le téléphone qui a l'art de vous réveiller pour un sondage sur la durée de votre sommeil. Ah, cela vous arrivé ? Moi aussi ... mais le soir.

Tous les arts ne sont pas faits pour s'accorder entre eux, prenez le cas de l'art de ne rien dire avec l'art de couper la parole, un perpétuel combat les divisent. Il ne faut pas rester sans dire un mot si l'on veut vous couper la parole, de même, on ne peut pas vous couper la parole si vous ne dites pas un mot.

Mesdames et messieurs, je vous pose la question, faut-il ne rien dire si l'on veut ne pas vous interrompre ou bien faut-il parler pour ne rien dire.

Si vous le voulez bien, revenons à l'art de ne rien faire. Au cours de l'histoire, les ermites souvent accusés de ne rien faire en retrait de la société sont au contraire des actifs dans leur vie quotidienne, nécessité oblige. Donc ne rien faire n'est pas forcément être inactif à en juger par l'existence de cet ermite. De son côté, le mot rien ne signifie pas pour autant nul, si l'on reprend ce que disait l'excellent Raymond Devos, une fois rien ne donne rien mais trois fois rien c'est déjà quelque chose. Donc ne rien faire c'est déjà être actif à en croire la juxtaposition des deux mots. Vous l'aurez compris faire et agir sont des synonymes, ne rien faire équivaut bien à ne pas agir, loin de son cousin l'art de laisser aller mais là n'est pas le propos.

De nos jours de nouveaux arts voient le jour, ce qui signifie une évolution dans le domaine des arts, l'art est évolutif. Mon petit-fils qui a l'art de naviguer sur internet, me disait, tu as l'art de tout tourner en dérision.

Vous n'imaginez pas le bien qu'il m'a fait mais prenons garde pour l'avenir, mesdames et messieurs, je lance un cri d'alarme.

Le pire évolue très vite et l'art de prendre les gens pour des c... va nous envahir.

Après ce cri d'alarme, j'opterais pour un silence criant mais là c'est tout un art pour se faire entendre.



BRIC A BRAC (Délires en vrac...)

- J'aime donc je suis...
- Pour beaucoup la Femme est d'abord un corps puis, une personnalité. Mais c'est l'inverse qui est vrai !
- La vérité relève du domaine de l'esprit : Les Égyptiens ont laissé les pyramides. Matériellement colossal ! Mais quelle influence ont-ils aujourd'hui ?
Aucune...
Bouddha, Jésus, Mozart n'ont rien laissé de matériel. Mais quelle influence ont-ils aujourd'hui ?
Colossale !
- La culture est mère et essence d'une civilisation qui par elle est.
- J'aime le livre. Aussi comme objet. L'odeur du papier... Son toucher... Son vécu s'il n'est pas neuf...
- Je suis un être ambitieux ! Mon ambition ? Être heureux...
Je ne suis donc pas carriériste...
- Le barbare est dangereux car aveugle.
Le décadent est dangereux car conscient.
- Ne rien attendre de la vie, c'est l'assurance de ne pas être déçu par elle...
Mais si elle offre : alors, quel bonheur !
- Il n'y a pas d'Être sans valeur...
Tout Homme qui meurt, c'est une catastrophe...
- Toute passion consume...
- La vie ne vaut d'être vécue que si l'on sait pourquoi l'on meurt.

- Seul l'ignorant croit tout savoir.
- Une maîtresse enferme dans le présent. Une épouse projetée dans l'avenir.
- Au cimetière, parler avec larmes et tremblements à ses parents décédés, c'est parler à son moi profond...
- L'Occident est fils de deux mythes : L'Empire romain et la Théocratie juive.
- De la maîtrise du feu à celle de l'atome, en passant par l'esclavage, toutes les civilisations n'ont qu'une quête : l'énergie !
- Trop se ressembler à ne pas le savoir et communiquer dans la douleur...
- Ne pas chercher Dieu, mais se laisser trouver par Lui...
- Posséder rend content, pas heureux...
- Quand le présent s'écroule, le futur disparaît.
- La vie est une maladie mortelle sexuellement transmissible.
- J'AIME DONC JE SUIS !

Danydeb

<https://www.auteursnormands.com/danydeb>



L'individualisme

L'individualisme c'est la solitude assurée !

L'inter génération freinait les envies d'évasion , alors, on s'en est libéré : puisque les aînés gênaient...

Aujourd'hui, les jeunes traînent à quitter le nid... faute de moyens, un peu fainéants à prendre leur vie en main ? Papa et Maman sont là pour eux, ils leur doivent le clos et le couvert, pensent-ils !

Ils sont chez eux.

J'entends ces propos qui me blessent. C'est un peu refuser d'être responsable, alors que la majorité a été abaissée à 18 ans et disons à 16 ans au volant de leur propre voiture. 14 ans ? je me trompe ? Sont-ils grands à 14 ans pour juger de leur état de maturité ?

je vais à contrecourant . Je rétrograde, je perds la face avec cette déclaration, moi qu'on dit « moderne » dans le vent.

Hier, 2 janvier 2026 , j'accompagnais une «vieille personne » et il me semblait qu'avec moi, elle rajeunissait. Elle me suivait plus ou moins allégrement. Je la voyais s'efforcer de ne pas m'encombrer avec son âge. Elle suivait, ne voulant pas me retarder. Heureuse de participer.

Je l'avais sollicitée, lui disant « tu peux » oui, tu peux sortir, marcher, profiter du timide soleil de janvier.

L'année nouvelle, quelle que soit l'heure de notre naissance, encore plus que l'heure qui sonnera un jour pour toi , est là . Alors prend la lumière qui éclaire ta vie.

Tu as donné lorsque tu étais jeune et vaillante, tu as élevé « tes » enfants, tu as fait ce que tu t'étais imposé : être responsable des tiens, donc, s'il te plaît, ne soit pas la mendiante de remerciements. Ils te reviennent de droit !

On donne généreusement, pourquoi cette gêne à recevoir ce qui est légitime, l'amour filial.

Ainsi je l'ai boostée.

A mes côtés, elle se sentait en sécurité, pas abandonnée à pleurer sur sa vie, qui « foutait le camp » ! Comme elle se lamente souvent.

Elle est vivante mon amie, ne n'oublions pas, ne la négligeons pas .

Son cœur bat, même s'il bat tristement, en roue libre, pas encore au point mort.

Il faudrait revoir nos copies.

Hier, j'ai vu un film formidable « le chant des forêts », inter générations autour d'une passion : la nature.

La nature aura toujours raison des comportements qui sonnent faux.

Les hommes dont l'intelligence tue l'instinct font fausse route. Ils devraient être plus reconnaissant envers leurs géniteurs que leur ont donné la vie.

L'enfant n'est qu'un sujet, il sera le roi lorsqu'il aura la capacité d'inverser le rôle : à son tour protéger.

Osons dire les choses , discutons, rectifions, évoluons ,ouvrons les yeux des petits et des grands, enfants et parents, l'amour au ventre la soif, la faim à assouvir de notre vivant.

Billet d'humeur

À quoi bon parler : le brouhaha couvrira ma voix,
Alors, j'écris , sans être ni écoutée ni entendue !

J'écris, persuadée qu'il y a du vrai dans mes propos !

Un jour viendra, peut-être, qu'on retrouvera traces de mes lignes laissées à la postérité (je ris de moi...) ECRIRE, C'est s'exprimer en silence,
VIDER SON COEUR ET SON ESPRIT et garder la tête haute, regardant le monde
.... à sa fin ? Trop pressé de vivre .

Bientôt L'IA guidera, ce mouvement de foule, comme un DIEU !

JE NE SERAI PLUS LÀ ;
De là-haut, j'hocherai la tête, pensant :

ILS VIVENT AVEC LEUR TEMPS,
S'ils savaient où est la vérité .

Moi, pauvre de moi, je n'ai fait que la chercher, sans l'avoir trouvée.

La sagesse n'arrive qu'aux trépas.

LES OBJETS ONT UNE HISTOIRE

La coupe de cristal

L'évocation que m'offre cet objet est un souvenir ancien de vacances.

Cette élégante coupe colorée de bleu à sa base et surmontée d'une couleur lie de vin pour finir aux bouts des branches par un cristal transparent pur et naturel est telle que je l'avais vue et choisie il y a bien des années.

Cette œuvre d'art a voyagé ! Je l'ai ramenée de Murano dans les années 1960, c'est dire qu'elle date ! Pourtant aucune marque du temps l'a ternie – il ne lui manque aucun éclat ! Elle est restée comme au premier jour aussi lumineuse.

C'est un souvenir que j'ai rapporté à ma Mère qui ne connaissait pas Venise, ni même l'Italie.

Elle avait été si heureuse du soin que j'avais pris pour lui ramener cet objet fragile et de valeur à ses yeux : une coupe de cristal unique en verre soufflé par la bouche des Maîtres verriers .

Ma mère l'a conservée des années puis quand elle s'en est allée retrouver ses congénères.. Au PARADIS, j'espère car c'est ce qu'elle méritait, j'ai repris l'objet en souvenir des émotions dont il était agréable de se rappeler.

J'y suis attachée.

C'est un peu de mon adolescence avec tout l'Amour filial que je lui portais.

Oui, ce bel objet d'art a traversé le temps sans se démoder et si je le considère précieux, après moi, il ira... Je ne sais où , à moins qu'il ne soit considéré comme « vintage » par les miens ou à des étrangers

Dans les maisons de famille les objets se transmettaient de génération en génération .

Actuellement il en est autrement, les petits appartements, les déplacements, les changements d'intérêts font qu'on ne s'attache plus à garder les « vieilleries » héritées des parents.

Il est même mal venu de ne pas être dans le vent, sans meubles « ikea ! »

Pourtant sous mes yeux, sont mes fauteuils Voltaire et si je passe en revue, une après une les étagères de ma bibliothèque, je peux écrire un roman avec le fil de leur histoire

Ma sentimentalité me perd ! Tous mes trésors accumulés seront dispersés et qui connaître leur histoire, leur provenance et ce qu'elles savent, ce qu'elles dégagent dans l'atmosphère tranquille mais si vivant !

Mon ameublement a une âme, objets rassemblées, disposés avec grâce pour donner l'équilibre à l'ensemble réalisé, petit à petit, glané, au fil du temps et gagné au cours des années .

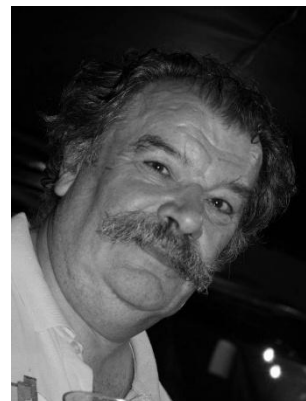
Mais mon centre d'intérêt se porte ce matin sur la coupe de cristal majestueuse et brillante qui étincelle et trône au milieu de la table de la salle à manger, et à elle seule, me voilà partie en voyage, sans même avoir à me déplacer.

Je ferme les yeux, les images sont restées dans ma tête et c'est mon passé qui me fait vibrer encore, il n'y a pas si longtemps, c'était il y a une cinquantaine d'années , c'était juste hier, puisque j'ai gardé mes idées de mes jeunes années et préservé mon âme de jeune fille !

La beauté me fait toujours le même effet !

miC H@l

<https://www.auteursnormands.com/michal>



La régression :

L'être humain aime mesurer, cela le rassure sans doute. Il est le seul animal à mesurer... le temps surtout... le poids aussi... le volume et en fait tout ce qui peut être mesuré, mais il ne sait pas mesurer l'immensité de l'univers, pas que le nôtre, mais celui de plus loin, sans doute même celui qu'il n' imagine pas. Il le voudrait bien, c'est certain, il aime dominer, il aime savoir. Ah ! le grand mot est lâché : SAVOIR... le savoir, un truc qui se transmettait pour survivre. Les animaux, les plantes, la vie en fait, transmettent une sorte de savoir, les humains aussi... mais cela commence à faire un bail. Les sages d'une époque l'étaient de ce qu'ils avaient appris et surtout de ce que leurs ancêtres leurs avaient appris et transmis.

Maintenant, le savoir des ancêtres est remis en cause, jeté aux orties. Certes de nombreuses évolutions envahissent les marchés, comme l'informatique... pour l'informatique pas besoin du savoir des sages, ils ne connaissaient qu'à peine l'algèbre de Boole. Maintenant les jeunes générations savent sans vouloir apprendre, en fait elles croient savoir, mais n'écoutent plus les sages qui ne sont même plus respectés. J'ai toujours entendu et compris que l'on apprend toute sa vie, avec un minimum de curiosité. Alors, oublier le savoir et écarter l'expérience des vécus est une ineptie... nous sommes bien dans la régression...

L'intelligence de l'humain s'est développée en prenant en compte la connaissance des anciens, la pyramide du savoir. On peut imaginer facilement une pyramide sans base, sans socle et son instabilité, les pharaons d'aujourd'hui ne sont pas prêts de caresser Râ. La régression, quelque part, c'est un retour progressif à une vie plus animale, plus primitive... d'autres animaux évolueront à l'inverse, tout cela suivant une courbe de Gauss¹. Ah l'humain ! Tu n'as pas compris le pouvoir que tu avais, tu l'as dilapidé dans la facilité, par ton orgueil, ton égoïsme, ton moi-je, et la chute sera sans doute plus rapide que l'évolution. Le temps !...

Comment l'expliquer ? Le temps a-t-il toujours la même valeur de temps? Bien entendu que celui de la pendule le dit, le crie, le revendique. Mais celui du ressenti, de l'émoi dit bien autre chose. Chacun a pu le constater, nous trouvons, qu'en fonction des circonstances, ce temps n'a

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=z8MVmd5OB58>

plus la même valeur de temps, que ce soit en secondes, en minutes, en heures, en jours, en mois, en années... il ne faut pas exagérer tout de même. Les émotions, les peines, les joies, les malheurs, les bonheurs donnent une autre valeur perçue du temps. Combien de fois nous nous disons que cela passe trop vite et combien de fois, nous attendons de meilleurs moments dans un temps qui le prend.

Mais le temps, vu de plus loin, nous donne aussi une autre perception de ses outrages.

Chaque matin qui arrive, enfin après 24 heures, enfin pas pour chaque circonstance en fait, nous, enfin, presque tous les nous, ne constatons aucune différence en rapport à la veille, si ce n'est l'humeur, ou une gueule de bois. Gueule de bois due aux abus... même à celui de penser... l'abus. Chaque matin, si le temps s'est évanoui de 24 heures, il n'a pas changé grand-chose au vu de l'être humain. Chacun, chaque chose a pris tout de même 24 heures, comme la terre, l'univers, voire plus loin encore, sauf pour l'être humain. Et que s'est-il passé en 24 heures, pas grand-chose tout est presque comme hier, des enfants crèvent à Gaza et en Ukraine, ailleurs aussi. Mais si nous ajoutons un jour au jour, puis un autre, nous arrivons à une semaine, un mois peut-être, là, on peut constater que les choses et les êtres ne sont sans doute plus comme le premier hier.

En conclusion, le temps qui passe ne se révèle pas et ne révèle pas beaucoup de changement en une période courte, ce qui rassure, dira la grande majorité des humains, la nature, elle qu'elle soit animale ou végétale, s'en moque royalement.

À une plus grande échelle de temps, c'est bien différent, une ride... une guerre remettent les pendules à l'heure, dans un autre temps. Et sur une plus grande échelle encore, nous pouvons nous apercevoir que si l'échelle du temps calendaire, reste stable, enfin presque, la terre ralentit son tour, mais si lentement que seuls des spécialistes sont capables de le mesurer, que le cours de l'évolution va bien plus vite que ce temps officiel.

L'histoire nous raconte que toutes civilisations passées sur terre ont vécu de cycles de temps, avec des débuts et des fins. Alors, nous vivons bien dans un cycle qui se terminera, un jour... demain bientôt, ou demain plus tard... l'accélération des évolutions nous précipitera encore plus vite vers cette fin, c'est l'immédiateté !!! L'histoire, qui se conte après, raconte une agonie. Ce n'est pas une prédiction de Nostradamus, ni un rêve, ni un cauchemar d'ailleurs, mais le ressenti de l'accélération du cours de l'histoire humaine, basée sur une analyse du passé des cinquante années passées, pour en déduire les cinquante années à venir, en prenant en compte cette accélération de l'évolution de la vie. La courbe de Gauss se déforme... alors que déjà nous étions du mauvais côté de la courbe, en plus si elle se déforme... on est mal barrés !

Vos ouvrages sont sur CDAN

<https://www.auteursnormands.com/>

CDAN

Cercle des autrices et des auteurs normands

Contacter le cercle :

-via le site :

<https://auteurnormand.com>

-via la messagerie :

cercleauteursnormands@gmail.com

Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :

<https://www.facebook.com/>

Visiter le site :

Taper sur un moteur de recherche :

[auteursnormands.com](https://www.auteursnormands.com)

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 9 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du "parlé Normand" ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

Pour le numéro 10, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.